


C
N



THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.

THÉATRE

DE

OLTAIRE.

TOME SIXIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.





A PARIS,

IPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
IRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

NANINE,

OU

E PRÉJUGÉ VAINCU,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 16 juin 1749.

PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuse, de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce serait une espece bâtarde, un monstre, né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme sur-tout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de comédie, où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage

ce puisse être ? Il conclut enfin en disant que, lans une comédie l'attendrissement peut aller lquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à assion de l'amour de les faire répandre. Il n'en- l pas, sans doute, l'amour tel qu'il est repré- é dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, ›arc, funeste, suivi de crimes et de remords; ıtend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ›rt de la comédie.

ɛtte réflexion en fait naître une autre, qu'on net au jugement des gens de lettres; c'est que, notre nation, la tragédie a commencé par s'ap- rier le langage de la comédie. Si l'on y prend e, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la ur et la pitié devraient être l'ame, est traité ne il doit l'être en effet dans le genre comique. alanterie, les déclarations d'amour, la coquet-, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome la Grece, dont nos théâtres retentissent; de qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans comédie n'est point un larcin fait à Mel- ›ne, mais c'est au contraire Melpomene qui de- long-temps a pris chez nous les brodequins de e.

ı'on jette les yeux sur les premieres tragédies ›urent de si prodigieux succès vers le temps rdinal de Richelieu, la Sophonisbe de Mairet, ıriamne, l'Amour tyrannique, Alcionée : on que l'amour y parle toujours sur un ton aussi er et quelquefois aussi bas que l'héroïsme prime avec une emphase ridicule; c'est peut-

être la raison pour laquelle notre nation n'eut eu ce temps-là aucune comédie supportable ; c'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre : il est même vraisemblable que cette raison détermina Moliere à donner rarement aux amants qu'il met sur la scene une passion vive et touchante : il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de Mairet, qui fut la premiere piece dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laisserent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pieces,

. . . . Un malheureux visage
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

éros dit à sa maîtresse :

lieu, trop vertueux objet et trop charmant.

roïne lui répond :

lieu, trop malheureux et trop parfait amant.

pâtre dit qu'une princesse

. . . . Aimant sa renommée,
ı avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

César

. Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
ns son champ de victoire il se dit son captif.

le ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des :urs, et de rendre César malheureux ; sur quoi nfidente lui répond :

serais bien jurer que vos charmants appas
vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

us toutes les pieces du même auteur, qui sui- la mort de Pompée, on est obligé d'avouer 'amour est toujours traité de ce ton familier. , sans prendre la peine inutile de rapporter xemples de ces défauts trop visibles, exami- seulement les meilleurs vers que l'auteur de ı ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes lanterie.

:st des nœuds secrets, il est des sympathies,
nt par le doux rapport les ames assorties
:tachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

bonne foi, croirait-on que ces vers du haut ıue fussent dans la bouche d'une princesse

des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mere? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont par le doux rap- « port les ames sont assorties »? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scene que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation ou de liaison et de passage au pathétique; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'éleve, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent : et s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop.— Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire...
Vous m'aimeriez, madame en me voulant haïr.—

Car enfin il vous hait; son ame, ailleurs éprise,
N'a plus — Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette
iliarité, à combien plus forte raison le Misan-
ope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse, avec
émence :

ougissez bien plutôt, vous en avez raison;
t j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

. . . .

e n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.

. . . .

ais ne présumez pas que, sans être vengé,
succombe à l'affront de me voir outragé.

. . . .

est une trahison, c'est une perfidie
ii ne saurait trouver de trop grands châtiments.
ii, je peux tout permettre à mes ressentiments:
doutez tout, madame, après un tel outrage:
ne suis plus à moi; je suis tout à la rage.
rcé du coup mortel dont vous m'assassinez,
s sens par la raison ne sont plus gouvernés.

rtainement si toute la piece du Misanthrope
dans ce goût, ce ne serait plus une comédie;
este et Hermione s'exprimaient toujours comme
ent de le voir, ce ne serait plus une tragédie :
après que ces deux genres si différents se
insi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur
ble carriere; l'un reprend le ton plaisant, et
e le ton sublime.

comédie, encore une fois, peut donc se passion-
s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle
ire les honnêtes gens. Si elle manquait de comi-
i elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle
un genre très vicieux et très désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déja remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagere. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homere représente même les dieux riant de la mauvaise grace de Vulcain, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes.

On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : « Monsieur, « demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie, « il n'y a pas moyen ». Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentiments touchants! Ne s'attendrit-on pas avec Alcmene? Ne rit-on pas avec Sosie? Quel misérable et vain travail de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour regne par le délire
Sur ce ridicule univers:

Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant, et plus humain,
Il anime la comédie:
Il affadit dans l'élégie,
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mere du comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du comte.

PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domestiques.
MARIN, }

La scene est dans le château du comte d'Olban.

NANINE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

.L faut parler, il faut, monsieur le comte,
'ous expliquer nettement sur mon compte.
[i vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
'ous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
)evers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
t nos procès, dont l'embarras extrême
tait si triste et si peu fait pour nous,
ont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

)ui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

e suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

)ui? vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
ibres tous deux, comme tous deux parents,
our terminer nous habitons ensemble;
e sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

h, l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur;
Et je sais trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisoit pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui differe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mere.

LA BARONNE.

Elle radote: bon!

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide! ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous!
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,

ıi me souleve, et qui choque mes yeux?
ez moins tort, ou défendez-vous mieux.
vois-je pas l'indignité, la honte,
xcès, l'affront du goût qui vous surmonte?
ıoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
us me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
ssimuler n'est pas mon caractere,
tais à vous, vous aviez su me plaire,
j'espérais avec vous retrouver
que le ciel a voulu m'enlever,
ûter en paix, dans cet heureux asyle,
nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
is vous cherchez à détruire vos lois.
vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
ın est rempli de ces traits tout de flamme,
nt la douceur porte la paix dans l'ame,
i rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
s soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants:
utre n'est plein que de fleches cruelles,
i, répandant les soupçons, les querelles,
butent l'ame, y portent la tiédeur,
ıt succéder les dégoûts à l'ardeur:
ilà les traits que vous prenez vous-même
ıtre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

i, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
st donc à moi que vous le reprochez.
dois souffrir vos belles incartades,
s procédés, vos comparaisons fades.
ı'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
ıe me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
en doutez pas: oui, la beauté, madame,

Ne plaît qu'aux yeux ; la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non ;
J'en ai sans doute, et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer; et ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot ; et pour moi, je préfere
Laideur affable à beauté rude et fiere.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître ! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,

.e servante, une fille des champs,
ıe j'élevai par mes soins imprudents,
ıe par pitié votre facile mere
igna tirer du sein de la misere.
us rougissez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

n, vous l'aimez, j'en suis très sûre.

LE COMTE.

Eh bien!

je l'aimais, apprenez donc, madame,
ıe hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

us en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

us oseriez trahir impudemment
votre rang toute la bienséance;
milier ainsi votre naissance;
, dans la honte où vos sens sont plongés,
ıver l'honneur!

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
vanité pour l'honneur et la gloire.
clat vous plaît: vous mettez la grandeur
ns des blasons: je la veux dans le cœur.
ıomme de bien, modeste avec courage,
la beauté spirituelle, sage,
ıs bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
ıt à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

ant au moins être bon gentilhomme.
vil savant, un obscur honnête homme,

Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractere.

LE COMTE.

Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage...!

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode, et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez; aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival

Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est vôtre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre grandeur...

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie:
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, Cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet; et sa vue
Etait troublée; elle était tout émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus ; Pierre Blaise mon pere
M'a bien laissé trois bons journaux de terre :
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux ;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise ;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir :
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chere personne !
Que de plaisir ! est-il possible !

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi ! cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE.

Vit-on jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ;
Plus lâchement se voir sacrifier ?

Le comte Olban rival d'un jardinier!

(*à un laquais.*)

Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici: je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, J'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!

Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espece.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premíeres,
De ces bontés qui me sont toujours cheres.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant:
L'auteur prétend que les hommes sont freres,
Nés tous égaux: mais ce sont des chimeres;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit!
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable:
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain;
Mais votre audace est trop prématurée;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colere,
Vous avez donc l'insolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chere.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais:
J'y bénirai mon maître, et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.

Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? et que viens-je d'ouïr?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*

Leve-toi;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,
Ma chere amie! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah! quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentiments combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort

D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un; qu'on reste à cette porte.
Des sieges, vite.
(*il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.*)
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez: je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine:
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;

La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincere,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice:
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu:
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille :
Ma mere arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guere.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(se levant.)
Ah! monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un pere,
Un pere tendre à qui sa fille est chere.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure:
Elle vous traita mal; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh! que madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O ciel, c'en est donc fait !
(*elle sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé !

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complete
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas ;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh, non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractere est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage:
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme: il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les desirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE.

Ah! cette nuit est une année entiere.
Que le sommeil est loin de ma paupiere!
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vais, je cours ; je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir ;
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon! Marin!

MARIN, *derriere le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour; le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne, et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris:
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera;
Très volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;

Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! mais... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mere, peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais, quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colere:
N'importe : allons. Quand je devrais.. mais non:
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine. *(Germon sort.)*
Ah! juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi!
Ah! répondez, expliquez-vous, de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentiments,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,

De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE. *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue ; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ! à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah ! Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi

Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse :
Elle a raison ; et j'ai près d'elle, hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort ; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amere,
En perdant tout, en courant m'éclipser
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentiments ! et quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiete,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractere est loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant:
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine:
Vous l'estimez; il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
(*à part.*)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(*à Nanine.*)
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas:
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais

S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans-doute.
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE.

Ciel! est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe:
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir:
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons; il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais...

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien; devant elle je n'ose
M'expliquer.... là... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:

Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite, point de mystere.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet:
Monte à cheval pour avoir plutôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée;
Ecoute: Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent ? quel message !
Il nous aurait aide dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*il met l'argent et le paquet dans sa poche ; il rencontre la baronne, et la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le comte est-il bien en colere ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystere.
Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant*.

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore*.

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(*elle décachette la lettre.*)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore*.

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur:
« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
« Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
« Entre vos bras je ne puis me jeter!
« Je vous conjure au moins de vouloir prendre
« Ces deux paquets; daignez les accepter.
« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
« Et dont il est permis de s'éblouir:

« Mais il n'est rien que je ne sacrifie
« Au seul mortel que mon cœur doit chérir ».
Ouais. Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? fort bien, friponne;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison:
Mon parti pris, je suis inébranlable.

Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractere,
Du digne objet qui vous a subjugué.
(tandis que le comte lit.)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut sa bile....
Eh bien! monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mere, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opere.

GERMON, *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mere,

Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je respire : enfin nous l'emportons ;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable

Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame; il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mere.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mere.*

Madame, j'aurais dû...

(*à part.*) (*à sa mere.*)

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zele, ma tendresse....

(*à part.*)

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée:
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

(*faisant une petite révérence à la baronne.*)

Bon jour, madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! la vieille bégueule!

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(*elle sort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altiere, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde:
D'y plus souper désormais dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre:
J'ai su cela de feu votre grand-pere:
Il disait vrai, c'était un homme, lui:
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on creve, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru? ce trait me désespere.
Eh bien, Germon?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidele !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi ! mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déja repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal; et j'ai très bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait mal-honnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon-homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimerent;

Deux mois après tous deux se séparèrent :
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant ;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et fripponne parfaite ;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel frippon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires :
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allerent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire ;
C'était...

LE COMTE.

Ma mere, il faut aller dîner.
Venez... O ciel ! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage ?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi ! du matin au soir...
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien mal avisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma premiere vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais par-tout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir;
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah! Germon!
Je suis chassée... et par qui!...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie:
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu..,
(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien:
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien! Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui! quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la Baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;

Dis-lui que c'est un présent de ma mere ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.
(il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses sentiments ? as-tu remarqué...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.
(Germon sort.)

Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle maniere.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étriviere :
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon ! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(il fait un pas et revient.)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE.

Hélas ! il a raison;

Il prononçait ma condamnation;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne est ma femme :
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi :

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mere, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le pere
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.

De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mere,
Ne soyez pas contre nous en colere :
Laissez Nanine aller dans le couvent
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connais ; on tente, on est tenté :
Le cœur a bien de la fragilité ;
Les filles sont toujours un peu coquettes:
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez...

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE; MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux: et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis:
Les diamants sont beaux, très bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE, *à part.*

Oui... mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ

Tout ce qu'on veut, quaud on a de l'argent!
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Daus ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens:
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'iudulgence,
Les écouter d'nn air affable, donx.
Ne sout-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prosperent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mere: il a fallu vous rendre
Mes premiers soins; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*
Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.
Ah! monseigneur! écoutez-moi de grace :
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.
Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.
Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.
Je suis, hélas! le pere de Nanine.

LE COMTE.
Vous ?

LA BARONNE.
Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.
Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint ;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.
Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
Ayant perdu mon bien avec sa mere,
J'allai servir, forcé par la misere,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son pere.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi, je considere
Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'état,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats ;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi! quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Marquise.*

Hélas! madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille:
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.
(*montrant la Baronne.*)
Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison: elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamants, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre:
Ils sont à vous; vous devez les reprendre:
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourse et le paquet.*)
Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom? Quel mystere!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon pere!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.

(il va lui-même à un de ses gens.)

Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh, quel empressement?

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant:
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies:
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche;
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame et sa franchise:
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux:
Je le termine; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions:
Que l'intérêt encor vous en revienne:
Tout est à vous; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout; que rien ne nous aigrisse:
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.

Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne ; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite ; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractere,
Qu'il faut passer sur la regle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCENE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mere.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chere enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle ! et comme elle a l'air sage !

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon pere!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien! parlez: auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE, *à son pere.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mere;
Je vous ai vue embrasser votre pere;

Ce qui vous reste en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mere.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mere, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien:
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne,

L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon pere:
Puis-je jamais vous appeler ma mere?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait:
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN DE NANINE.

LA FEMME
QUI A RAISON,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, en 1749.

ACTEURS.

M. Duru.
Madame Duru.
Le marquis d'Outremont.
Damis, fils de M. Duru.
Erise, fille de M. Duru.
M. Gripon, correspondant de M. Duru.
Marthe, suivante de madame Duru.

La scene est chez madame Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MADAME DURU, LE MARQUIS.

MADAME DURU.

Mais, mon très cher marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? le cas est inoui.

LE MARQUIS.

Comment? avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.
A vos commandements votre fille est docile:
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîement, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

MADAME DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.

Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme?

MADAME DURU.

Quoi! pendant son absence?...

LE MARQUIS.

Ah! les absents ont tort;
Absent depuis douze ans, c'est comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement:
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort, aussitôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Erise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez...

MADAME DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître
Que pour monsieur Duru, mon seigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent:
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément;
Mais je lui dois respect, et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh, mon dieu! point du tout: vous vous moquez, je pense;
Qui, vous? vous, du respect pour un monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir sans domestique un fort plaisant ménage.
Vous êtes demoiselle; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignit avec rude maniere

A vos tendres appas sa personne grossiere.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier,
De ce monsieur Gripon, son très digne compere?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire;
Il l'avait fort à cœur; et, par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

MADAME DURU.

Ne plaisantez pas tant; il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

MADAME DURU.

Hélas! à vos desirs je voudrais condescendre;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfants que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes;
Envoyer publier des bans aux antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair et net!
De votre cher mari je ne suis pas le fait;
Du seul nom de marquis sa grosse ame étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent; il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mere,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colere,
Daignez former, madame, un si tendre lien:
Ordonnez mon bonheur; j'ose dire, le sien:
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

MADAME DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, oh ciel! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfants, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mere, et daignez la toucher:
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

MADAME DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille:
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colere:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

MADAME DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mere;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point

Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Erise.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire ?

ÉRISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment,
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

MADAME DURU.

Je vois, mes chers enfants, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux :
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours son mari! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiete sans cesse.

ÉRISE.

Il est mon pere.

SCENE III.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! ah! l'on parle donc ici
D'hyménée et d'amour? je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
Ma mere me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure:
Je l'aime éperdument, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison ;
Enfin c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.

8.

Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour;
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mere, et contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous ;
Et vous serez, ma mere, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même ;
Mais madame balance, et c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespérerez-vous par tant de cruautés
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, et je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frere, et j'ai lu dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mere.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frere.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

MADAME DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmants, et vos goûts sont mon choix:
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contents, ou bien je ne pourrai:

J'ai donné ma parole, et je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah !

MADAME DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours, des mais ! vous allez encor dire,
Mais mon mari !

MADAME DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

MADAME DURU.

Oh ! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfants,
Que, quand on m'épousa, j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré pere :
Sa fortune déja commençait à se faire ;
Il eut l'art d'amasser et de garder du bien,
En travaillant beaucoup, et ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, et sur-tout la dépense.
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat ;
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Gripon et la fille et le fils
Par un beau mariage avec nous soient unis :
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

MADAME DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

MADAME DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

MADAME DURU.

Oui; mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

MADAME DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; et l'on dit qu'à votre âge
On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre pere.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre pere, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde:
Mais quand ce propre pere est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, et quand? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

Voilà monsieur Gripon qui veut forcer la porte:
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe;

Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre?

MADAME DURU.

Hélas!

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCENE V.

MAMAME DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

MADAME DURU.

Si tard, monsieur Gripon, quel sujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

MADAME DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre pere, et je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;
Ils le seront du moins, et sans beaucoup attendre.
Lisez.

(*il lui donne une lettre.*)

MADAME DURU.

L'ordre est très net. Que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique, et tout bacler en bref.
Il reviendra bientôt; et même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

MADAME DURU.

La proposition, mes enfants, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ÉRISE, *ensemble.*

Tout comme vous, ma mere.

LE MARQUIS, *à M. Gripon.*

De nos communs desirs il faut presser l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur est satisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, et sur-tout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi...!
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi! sitôt?

MADAME DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier, il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

MADAME DURU.

Oui, d'accord;
On s'en aime bien mieux: mais je voudrais d'abord,
Moi, mere, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille, et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

MADAME DURU.

Les aimables enfants!

DAMIS.

Oh! monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui regne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné: je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.
(*à Érise.*)
Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien?

ÉRISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête, et des gens qu'on marie.
(*le marquis lui fait de grandes révérences.*)
(*à madame Duru.*)
Or çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfants, souples, respectueux,
Grands ménagers: enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau
monde.

MADAME DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un pere, et sur leurs sentiments,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmants.

DAMIS.

J'aime déja leur grace et simple et naturelle...

ÉRISE.

Leur bon sens, dont le pere est le parfait modele.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monsieur-là?
(*à madame Duru.*)
A demain donc, madame: une noce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, et le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On se leve avant jour; ainsi fait votre pere:

Imitez-le dans tout, pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, et prêtez rarement.
Demain, de grand matin, je reviendrai, madame.

MADAME DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfants du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présents.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, et gardez vos enfants.

M. GRIPON, *à madame Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(*il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

MADAME DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame, on vous y force, et tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiete,
En revenant demain, trouve la noce faite.

MADAME DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, madame, ou nous sommes perdus.

MADAME DURU.

Le péril est pressant, et je suis bonne mere;

Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique:
S'il est quelque autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison;
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conseils et celui de mon frere.

MADAME DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mere.

MADAME DURU.

Fort bien.
Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment! dans ce logis est-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison?
Quoi! deux tables encore impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflants sur le plancher,
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame est émue
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie, un transport inoui.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici,
Que, livrés par avance au lien qui nous presse,
Après un long souper, la joie et la tendresse,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas, avec trop de dépense.

Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton pere à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera ?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature,
Cette délicatesse, et ces ravissements,
Qui ne sont bien connus que des heureux amants !
Si vous saviez...

M. GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre :
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment? vous aussi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs...

M. GRIPON.

Et oui, oui; j'ai fait à ma façon
L'amour un jour ou deux à madame Gripon ;
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien : enfin vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-da, quand les contrats seront faits et signés.
Allons ; avec ta mere il faut que je m'abouche :
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mere en ce moment se couche,

M. GRIPON.

Quoi? ta mere?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mere est folle.

DAMIS.

Non; elle est très respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton pére; il viendra promptement;
Et déja son commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie:
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, et l'hiver sans manchon,
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,
Et sait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, et ma fille est bien née;
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée;
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que, pour cause, il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon; et j'espere
Morigéner bientôt cette tête légere:
Mais sur-tout plus de bal; je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour et le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chere!

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, monsieur, je vais... me coucher... je me flatte
Que ma passion vive autant que délicate
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-temps éveillé par l'amour.

(il l'embrasse.)

SCENE II.

M. GRIPON.

Les romans l'ont gâté: sa tête est attaquée;
Mais celle de son pere est bien plus détraquée;
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela? quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystere,

Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris.
Et... mais voici monsieur qui vient dans son logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception, après douze ans d'absence!
Comme tout se corrompt, comme tout change en
France!

M. GRIPON.

Bon jour, compere.

M. DURU.

O ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point;
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidele à ce point!
A quel horrible luxe elle s'est emportée!
Cette maison, je crois, du diable est habitée;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps seul, c'est signe de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire;
M'en voilà bien payé. Que résoudre? que faire?
Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compere. Eh bien! vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois; il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de regle, et les lois violées!...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit sous, neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.
(*il montre son porte-feuille.*)
Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi; mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve, en arrivant,
Des laquais de six pieds tous ivres de la veille,
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant

A venir déjeûner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compere,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ;
Et, pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme ?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu ?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah ! le maudit ménage !
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. GRIPON.

Oh ! fort bien : sur ce point nous serons tous contents :
On aime avec transport déja mes deux enfants.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déja brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagere:
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marierons, sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent; c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là ... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître:
Est-ce que le sang parle? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfants vont épouser les miens?
Adieu: j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence;

Et je reviens, compere, après un court dîner,
Moi, ma fille, et mon fils, pour conclure et signer.

SCENE IV.

M. DURU.

Les affaires vont bien : quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, et qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(*on sonne.*)
J'entends une sonnette et du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU; MARTHE, *à la porte.*

M. DURU.

Oh ! quelle est cette jeune et belle demoiselle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille ? mais... j'en ai peur, en effet :
Elle est bien faite, au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous si vite, aimable et chere enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes suivante ? et de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la fripponne
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis...
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, monsieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis?

MARTHE.

Non; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître,
Et de monsieur Gripon. Je puis très aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, monsieur, le temps presse;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher, quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Quelle vie! et quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fit un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous, bon-homme, à votre
âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre;
Qu'est-ce, tenir maison?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.

Vous me paraissez neuf, quoique antique.

M. DURU.

Ma foi,

Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse,
Vous tenez donc maison?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle espece?

Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monsieur?

M. DURU. (*à part.*)

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde:
Ce n'est pas sans regret; mais essayons enfin.
(*haut.*)
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand-merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zele
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès, avec cette dépense?

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?

Quelque amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant! dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête, et trop douce personne;
Et vous êtes un sot avec vos questions:
(*on sonne.*)
J'y vais... Un impudent, un rôdeur de maisons:
(*on sonne.*)
Tout-à-l'heure... Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles:
(*on sonne.*)
Eh! j'y cours... Un vieux fou, que la main que voilà
(*on sonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU.

Je ne sais si je dois en croire sa colere:
Tout ici m'est suspect; et, sur ce grand mystere,
Les femmes ont juré de ne parler jamais:
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes, se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point; je veux examiner

Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je? un beau monsieur sortant de chez ma
femme!
Ah! voilà comme on tient maison!

SCENE VII.

M. DURU; LE MARQUIS, *sortant de l'appartement de madame Duru, en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, madame.
Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor! Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous, porte close;
La suivante, à mon nez, complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi! de rester à Surate

Avec tout mon argent. Ah, traître! ah, scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi! Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort madame?

LE MARQUIS.

Apparemment:
Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez; j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi! de ces gens-là je ne me mêle gueres.
Soyez le bien-venu; prenez sur-tout le soin
D'apporter quelque argent, dont nous avons besoin.
Bon soir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chere femme.

(*au marquis.*)

Quel'enfer...Mais, monsieur, qui gouvernez madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami; la voici.
(*il entre chez Erise, et ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille:
Il sort de chez ma femme, et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je succombe enfin.
Justice! je suis mort.

SCENE VIII.

M. DURU; LE MARQUIS, *revenant avec* ERISE.

ÉRISE.

Eh, mon dieu! quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit; ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste ciel! et comment son frere, l'avocat,
Peut-il souffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant:
Votre pere, dit-il, l'a pris pour son agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi ! je n'en sais rien; cet homme est si bizarre!

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!... J'en suis quitte encore à bon marché.
C'est là votre mari?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.
A mon pere, monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fievre le serre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condescendre...

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous en fais la confidence entiere.

M. DURU.

Mariés?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit derniere.

M. DURU, *regardant le marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfants tenir peu de leur pere.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point aussi marié, lui?

LE MARQUIS.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur, dans ses bras, en ce moment-ci goûte
Les premieres douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compere Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge

Alterent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légere.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chere,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh! très fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mere, et pour cause...

ÉRISE.

Ah! gardez-vous-en bien, monsieur; elle repose.
Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis je ne puis voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec madame
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Ecrivez à son pere un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sais si ce pere
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu: revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ÉRISE.

Bon jour; jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Tout à vous.

SCENE IX.

M. DURU.

Mais Gripon le compere
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens!

Tous quatre à s'arranger sont un peu diligents.
De tant d'évènements j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour completer ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! holà ! qu'on
m'ouvre. (*il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je ; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derriere la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

M. DURU.

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils
On répond en ronflant: les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup: ces quatre extravagants,
Si vite mariés, sont au lit trop long-temps.
Et ma femme! ma femme! oh! je perds patience:
Ouvrez, morbleu!

SCENE II.

M. DURU; M. GRIPON, *tenant le contrat et une écritoire à la main.*

M. GRIPON.
Je viens signer notre alliance.

M. DURU.
Comment, signer!

M. GRIPON.
Sans doute, et vous l'avez voulu:
Il faut conclure tout.

M. DURU.
Tout est assez conclu;
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui, je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt, en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Çà, compere,
Votre femme est instruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme: elle dort; et mon fils
Dort avec votre fille; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort; et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte et ses appas?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes:
Elle s'habille en hâte; et mon fils, son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah, frippons! femme indigne du jour!
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître!
Approfondissons tout; je prétends tout connaître:
Fais descendre mon fils; va, compere; dis-lui
Qu'un ami de son pere, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, et ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener: il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire; il faut verbaliser;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours, sans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU.

O voyage cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!

C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre
exécrable!
Ma femme, mes enfants, de toi sont infectés:
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, et sur-tout de dépenses,
Qui me glacent le sang et redoublent mes transes.
Epouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur:
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et, quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'avocat:
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, *à M. Gripon.*

Quel est cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre pere.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah, le traître!
Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'ame.
Quelle est-elle? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour bráver votre pere ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias!

DAMIS.

La chose est toute claire.

Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon pere
Enjoignait à ma mere, en termes très précis,
D'établir au plutôt et sa fille et son fils.

M. DURU.

Eh bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie:
Il veut un prompt hymen; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme...

M. GRIPON.

Ah! c'est là cet ami du logis:
On s'est moqué de nous; je m'en doutais, compere.

M. DURU.

Allons; faites venir vîte le commissaire,
Vingt huissiers.

DAMIS.

Eh, qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt?
Cher ami de mon pere, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître frippon,
Toi me chasser d'ici! toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton pere!
Qui n'es point avocat!

SCENE V.

MADAME DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

MADAME DURU, *dans le fond.*

Mon carrosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est:

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

MADAME DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colere, se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

MADAME DURU, *avançant.*

Ah! que vois-je? quels traits! c'est lui-même, et mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

MADAME DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Mon pere!

MADAME DURU.

Daignez jeter, monsieur, un regard moins sévere
Sur moi, sur mes enfants, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon: j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excusez; j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Frippon, c'est donc ainsi que ton pere lui-même
S'est vu reçu de toi? c'est ainsi que l'on m'aime?

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

MADAME DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfants?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme: elle était ménagere;
Elle cousait, filait, faisait très maigre chere,
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,

Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide! voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance.
Des soupers dans la nuit! à midi, petit jour!
Auprès de votre lit, un oisif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage!
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel pere!

LE MARQUIS.

Quel beau-pere!

ÉRISE.

Eh! bon dieu, quel langage!

MADAME DURU.

Je puis avoir des torts; vous, quelques préjugés:
Modérez-vous, de grace; écoutez, et jugez.
Alors que la misere à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfants je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en sus placer le fonds; il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

MADAME DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils:
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis.
De mon premier état je soutins l'indigence;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.

On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
Il fait tort à l'état, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
Manquer du nécessaire auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance:
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Etre riche n'est rien; le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance!
Gripon, je souffrirais que, pendant mon absence,
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

MADAME DURU.

Monsieur, je vous en écrivis:
Cette union est sage, et doit vous le paraître;
Vos enfants sont heureux, leur pere devrait l'être.

M. DURU.

Non; je serais outré d'être heureux malgré moi:
C'est être heureux en sot de souffrir que, chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

MADAME DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez soi.

MADAME DURU.

Vous le serez toujours.

ÉRISE.

Ah! disposez de moi.

MADAME DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;

Serez-vous inflexible?

MADAME DURU.

Ah, mon époux!

DAMIS, ÉRISE, *ensemble*.

Mon pere!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendrissez-vous:
Tous ces gens-là, monsieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici:
La maison va fort bien; vous voilà; restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Eh bien! qu'en penses-tu, compere?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais, après tout, que faire?
La chose est sans remede; et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un, sitôt qu'elle voudra.

MADAME DURU.

Eh bien! vous rendez-vous?

M. DURU.

Çà, mes enfants, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
Mes enfants sont pourvus; et, puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie:
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

MADAME DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés?

MADAME DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*il veut lui donner son porte-feuille, et le remet dans sa poche.*)

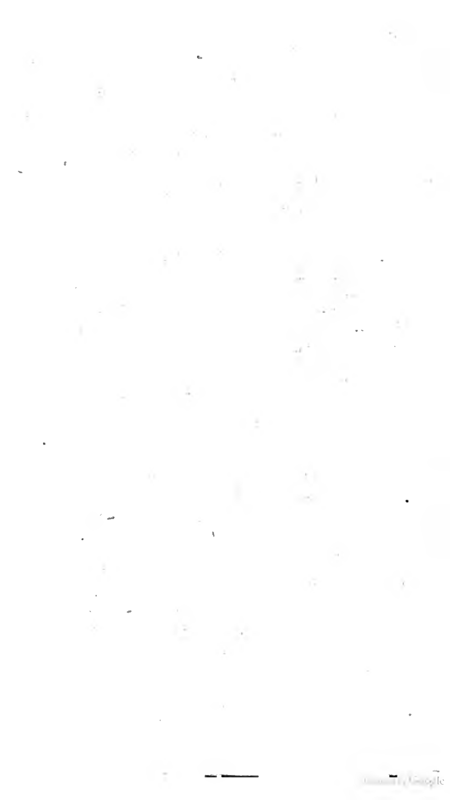
MADAME DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux;
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec constance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

FIN DE LA FEMME QUI A RAISON.



ORESTE,

TRAGEDIE,

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 12 janvier 1750.

AVIS AU LECTEUR.

Extrait de l'édition de 1750.

L'AUTEUR de cette tragédie se croit obligé d'avertir les gens de lettres, et tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que, de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande et ailleurs de ses prétendues œuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, et qu'elles sont toutes remplies de pieces supposées, ou défigurées.

Il n'y a guere d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus; et il apprend qu'il n'y a guere de mois où l'on ne lui impute dans les mercures quelque piece fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles, que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne fera plus qu'une seule réflexion sur ces critiques; c'est que depuis les observations de l'académie sur le Cid, il n'y a pas eu une seule piece de théâtre qui n'ait été critiquée, et qu'il n'y en a pas eu une seule qui l'ait bien été. Les observations de l'académie sont, depuis plus de cent ans, la seule critique raisonnable qui ait paru, et la seule qui puisse passer à la postérité. La raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de temps et de soin par des hommes capables de juger, et qui jugeaient sans partialité.

ÉPITRE

À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siecle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples ; ce siecle qui sert de modele au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les Condé, vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts; où un Bossuet immortalisait les héros, et instruisait les rois; où un Fénélon, le second des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice et l'humanité; où les Racine, les Despréaux, présidaient aux belles-lettres, Lully à la musique, le Brun à la peinture. Tous ces arts, madame, furent accueillis sur-tout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, et qui cultiva l'esprit de monseigneur le duc de

Bourgogne, ainsi que le vôtre et celui de M. le duc du Maine; travaux heureux dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un Sophocle, un Euripide; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme, dont il était saisi, lui inspiraient des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force, et d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques: elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples; un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, où les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche, et indigente: c'est du caillou et de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de Malézieu, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation

toute l'ame des grands hommes d'Athenes. Permettez-moi, madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux, et sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, et qui, long-temps après sa ruine et celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossiere ignorance.

Il connaissait Athenes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monuments de génie et de grandeur, ce théâtre superbe et immense, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des Sophocle et des Euripide étaient écoutés par les Périclès et par les Socrate, et où des jeunes gens n'assistaient pas debout et en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austeres, et ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, et qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athenes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer, et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, madame, cet homme d'un esprit presque universel à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut

l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, et de celui qui en faisait les honneurs: vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle: je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre francais; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique: je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grece d'autant plus aisément qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la premiere idée de faire la tragédie d'Oedipe, sans même avoir lu celle de Corneille. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scene de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste et d'Oedipe. Je la lus à quelques uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, et à quelques acteurs: ils m'assurerent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhorterent à lire Corneille, qui l'avait soigneusement évité; et me dirent tous que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans Oedipe, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Oedipe de Corneille, qui, sans être mis au rang de Cinna et de Polyeucte, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire Oedipe devant elle. La scene de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, et M. le cardinal de Polignac, et M. de Malézieu, et tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; et ce qui seul avait fait recevoir ma piece fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouerent à regret l'Oedipe, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis : tout ce qui était dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement; et ce qui ressentait un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, madame, quelle place pour la galanterie que le parricide et l'inceste qui désolent une famille, et la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude, que Corneille, d'un côté, qui fait dire à Thésée :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste :

et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour, et tout cela pour complaire au goût le plus fade et le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une Phedre, dont le caractere est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, et qui est presque la seule

que l'antiquité ait représentée amoureuse ; qu'une Phedre, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste ; qu'une Roxane, dans l'oisiveté du serrail, s'abandonne à l'amour et à la jalousie ; qu'Ariane se plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'Orosmane tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derriere une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse et de son rival ; mais que le vieux Mithridate se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfants ; mais que Maxime, même dans la piece de Cinna, si remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante que parcequ'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour Cinna, et qu'on dise pour raison :

. . . . L'amour rend tout permis ;
Un véritable amant ne connaît point d'amis :

mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sais quelle Viriate, et qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette Espagnole ; tout cela est petit et puéril, il le faut dire hardiment ; et ces petitesses nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athenes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, et que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, et une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnements politiques sont bons dans Polybe, dans Machiavel; la galanterie est à sa place dans la comédie et dans des contes: mais rien de tout cela n'est digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princesse, qui par son esprit et par son rang semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de Titus et de Bérénice était un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scene. Aucun des deux n'avait jamais fait de piece dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle ; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scenes du Cid, qu'il avait imitées de l'espagnol; l'autre, toujours elégant et tendre, était éloquent dans tous les genres, et savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentiments les plus délicats : aussi le premier fit de Titus et de Bérénice un

des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fonds que ces paroles : *Je vous aime, et je vous quitte.* C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine, et un roi, et une pastorale cent fois moins tragique que les scenes du Pastor fido. Ce succès avait persuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, et qu'il se repentit d'avoir affaibli la scene par tant de déclarations d'amour, par tant de sentiments de jalousie et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja osé le dire, de Ménandre que de Sophocle et d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie: mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant, et un prêtre, pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes resta long-temps méprisé; et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siecle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, et s'il avait cultivé un talent qui seul avait fait sa fortune et sa gloire, et qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie

en Tauride, et la galanterie n'entrait point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Electre, ni Téléphonte, ni Ajax; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imiterent et outrerent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de Quinault entra dans presque toutes les scenes tragiques : tantôt c'est un Alcibiade, qui avoue que « dans ses tendres « moments il a toujours éprouvé qu'un mortel peut « goûter un bonheur achevé »; tantôt c'est une Amestris, qui dit que

. . . . La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Ici un Agnonide

De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas,
Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce Arminius, ce défenseur de la Germanie, proteste « qu'il vient lire son sort dans les yeux d'Is« ménie »; et vient dans le camp de Varus pour voir « si les beaux yeux de cette Isménie daignent lui « montrer leur tendresse ordinaire ». Dans Amasis, qui n'est autre chose que la Mérope chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne qui, depuis trois jours, a vu un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

C'est ce même inconnu : pour mon repos, hélas !
Autant qu'il le devait il ne se cacha pas;
Et pour quelques moments qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans Athenaïs, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de mademoiselle Scudéri, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. de Longe-Pierre, très zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre, et qui ne travaillait pas assez ses vers, fit représenter son Electre. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique: une froide et malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible; la piece était simple et sans épisode : voilà ce qui lui valait avec raison la faveur déclarée de tant de personnes de la premiere considération, qui espéraient qu'enfin cette simplicité précieuse, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athenes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été si négligée.

Vous étiez, madame, aussi-bien que feu madame la princesse de Conti, à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance; mais malheureusement les défauts de la piece française l'emporterent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grece, que vous avouâtes à la représentation que c'était une statue de Praxiteles défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu, sachant très bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit que le déchaîne-

ment contre les bons. Mais la chûte de cette Electre fit en même temps grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et, pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, et sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épisodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter, sans être condamné par son siecle : étrange contradiction! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux et de faible: il est même très vraisemblable que les défauts où ils tomberent furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, madame, que les bons esprits d'Athenes condamnerent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations dont Sophocle avait chargé son Electre; ils durent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de Sophocle, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que j'ai pu, tout l'esprit et toute la substance. Les fêtes que célébraient Egisthe et Clytemnestre, et qu'ils appelaient les festins d'Agamemnon, l'arrivée d'O-

reste et de Pylade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractere d'Electre, celui d'Iphise, qui est précisément la Chrysothemis de Sophocle, et sur-tout les remords de Clytemnestre, tout est puisé dans la tragédie grecque; car lorsque celui qui fait à Clytemnestre le récit de la prétendue mort d'Oreste, lui dit : « Eh quoi, madame, cette mort « vous afflige? Clytemnestre répond : Je suis mere, « et par-là malheureuse; une mere, quoiqu'outra- « gée, ne peut haïr son sang » : elle cherche même à se justifier devant Electre du meurtre d'Agamemnon : elle plaint sa fille; et Euripide a poussé encore plus loin que Sophocle l'attendrissement et les larmes de Clytemnestre. Voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, et qui se laisse attendrir par ses enfants, qui reçoit la pitié dans son cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractere quand on lui fait des reproches trop violents, et qui s'appaise ensuite par les soumissions et par les larmes : le germe de ce personnage était dans Sophocle et dans Euripide, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé sur-tout la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par

les Grecs, et si difficile à saisir : c'était là le vrai caractere de l'invention et du génie ; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'Oedipe ou dans Electre ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, serait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie consistent à trouver tout dans son sujet, et non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe et cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidents, sans épisodes : le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré ; les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution, et les ténebres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumiere précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout ; aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté : mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuise et se lasse, et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture ; les disciples d'Athenes et de Rome deviendraient des Goths et des Vandales, amollis par les mœurs des Sybarites, sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui

est plus faite pour imiter que pour inventer, et qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons et les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je desire, madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui acheve ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austeres, digne du théâtre d'Athenes, digne du très petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler.

ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.

ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'Egisthe.

EGISTHE, tyran d'Argos.

PYLADE, ami d'Oreste.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, officier des gardes.

SUITE.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, et un tombeau, d'un côté; et, de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammene, et ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misere,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chere,
Vient-elle avec Egisthe au tombeau de mon pere?
Egisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célebre le crime, et que ce jour amene?

PAMMENE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénetrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Egisthe soupçonneux

Doit entraîner Electre à ces funebres jeux ;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et, d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mere cruelle,
A permis cet affront, qui rejaillit sur elle !

PAMMENE.

Peut-être votre sœur avec moins de fierté
Devait de son tyran braver l'autorité,
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un pere honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque, rappelant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramene la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre, enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre...

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Hélas! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ÉLECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs et les miens ensemble confondus...

ÉLECTRE.

Des pleurs! Ah! ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs! ombre sacrée, ombre chere et sanglante,
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux;
C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force, et soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée!
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups,
Que ma mere à mes yeux porta sur son époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes!
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous seules désormais devons nous secourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main désespérée;

Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces transports impuissants;
Commandez, chere Electre, au trouble de vos sens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous seconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ÉLECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles sentiments de votre ame craintive:
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie,
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtements de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre... ma mere... ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentiments n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre pere, attiré dans le piege,
Se débattre et tomber sous leur main sacrilege.
Pammene, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.

Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux pere;
A son secours encore il appelait sa mere.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egisthe emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu suivi ton pere?
Je pleure Agamemnon; je tremble pour un frere.
Mes mains portent des fers; et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits, et des persécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine et chere,
Dont j'ai vu la splendeur et l'horrible misere,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Egisthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

Dieux, qui la préparez, que vous tardez long-temps!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammene, Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frere, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son pere, et négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps; voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage:
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ÉLECTRE.

Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse!
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste! entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie:
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser:
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, et cette plainte amere;
Votre mere paraît.

ÉLECTRE.

Ai-je encore une mere?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laisse en ces lieux retirés:

Pammene, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentiments secrets.
Je rends grace au destin, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc
Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangeres;
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été cheres:
Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments;
Et, malgré la fureur de ses emportements,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mere
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un pere,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Qui! vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore?
Ah! si vous conservez des sentiments si chers,
Observez cette tombe, et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mere, et je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.

La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mere, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir :
J'ai pleuré sur ma mere, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas; laissez-vous pénétrer
A la secrete voix qui vous daigne inspirer;
Détachez vos destins des destins d'un perfide;
Livrez-vous tout entiere à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux,
Qu'il punisse un tyran, qu'il regne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, et vous-même;
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée,
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa premiere sujette,
Moi, qu'offensa toujours votre plainte indiscrete,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cede au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entiere
Finir un jour en paix ma fatale carriere;
Mais, si vous vous hâtez, si vos soins imprudents

Appellent en ces lieux Oreste avant le temps,
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, et vous êtes perdue;
Et, malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE.

Lui, votre époux? ô ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mere,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misere?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même!
(*à Iphise.*)
Ma sœur! et c'est ainsi qu'une mere nous aime?
(*à Clytemnestre.*)
Vous menacez Oreste...! Hélas! loin d'espérer
Qu'un frere malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux; puisqu'ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons. et la mere d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mere, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Electre: on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egisthe et sa férocité;
Et mon frere est perdu puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frere est vivant, reprenez l'espérance;
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante:
Electre, cette fête est un jour de douleur:
Vous pleurez dans les fers; et moi, dans ma grandeur.
Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE.

L'aspect de mes enfants
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
Hymen! fatal hymen! crime long-temps prospere!
Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultere!
Pompe jadis trop chere à mes vœux égarés!
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumiere horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funebres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la premiere fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre, et ses lugubres cris,
La Grece, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer sans des troubles cruels
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils: la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

ÉGISTHE.

Quoi! ces solennités qui vous étaient si cheres,
Ces gages renaissants de nos destins prosperes,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur!
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non; mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourments nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

ÉGISTHE.

Laissez gémir Iphise, et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que, de ses cris plaintifs alarmant mes états,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop; et depuis plus d'un jour
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille;
Et ma juste colere à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en secret un oracle a prédit

Qu'un jour, en ce lieu même, où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut
éviter?

ÉGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire;
Mais, loin que dans le piege Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déja de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant et poursuivi de rivage en rivage,
Il promene en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Épidaure il s'est enfin caché.
D'Épidaure en secret le roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

ÉGISTHE.

Je sais quelle est sa violence:
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, seigneur! elle est juste.

ÉGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistene:
Il est dans Épidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

ÉGISTHE.

Pour assurer mon trône et calmer votre effroi.
Oui, Plistene, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadême,
Est trop intéressé, madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner:
Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.

Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,
Si vos soins avaient pu fléchir son caractere:
Mais je punis la sœur, et je cherche le frere;
Plistene me seconde; en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour!
Ah! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

ÉGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel, dont si long-temps j'ai méprisé les lois.

ÉGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps, qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altere:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfere;

Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre;
L'idée en est horrible, et je suis mere encore.

ÉGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature?
Venez: votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egisthe a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistene sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le pere.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,

Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

C'est assez ; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours bannissons nos alarmes;
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché du moins ces cendres de Plistene,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Egisthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echappée au naufrage elle est près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée
Qui dans le sang troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,
Des mains des assassins ton enfance sauvée
Fut, loin des yeux d'Egisthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encore aux mânes de mon pere

(en montrant l'épée qu'il porte.)

Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel:
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,

A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience:
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour souffrir!

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

PYLADE.

O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue:
La terre où je vous parle est pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMENE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse:
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle
De votre piété récompense le zele!
Quel asyle est le vôtre? et quelles sont vos lois?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egisthe regne ici ; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Egisthe? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PYLADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egi the? justes dieux ! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste.....

PAMMENE.

Elle regne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Est par Egisthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne et pour un autre usage.
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PYLADE, *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMENE, *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez ;
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :
Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploie ;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,

Je n'en chéris pas moins les descendants d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois sur-tout.... Electre est-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.
Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains!

(*à Pammene.*)

Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;
C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore
Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré
Où repose un héros lâchement massacré:
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMENE.

Vous, seigneur? ô destins! ô céleste justice!
Eh quoi! deux étrangers ont un dessein si beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas! le citoyen, timidement fidele,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zele.
Dès qu'Egisthe paraît, la piété, seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Egisthe apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis!
Je me tais.... Mais, seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egisthe ici s'avance:

Clytemnestre le suit..... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi! c'est Egisthe?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCENE III.

EGISTHE; CLYTEMNESTRE, *plus loin;*
PAMMENE, SUITE.

ÉGISTHE, *à Pammene.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs et les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé:
Dans une douleur sombre il semble enveloppé;
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMENE.

Je connais son malheur et non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grece est leur patrie.

ÉGISTHE.

Répondez d'eux, Pammene: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés?

ÉGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans c'est là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous
craint;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, *à Pammene.*

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vus naître;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître;
De quel port ils partaient; et sur-tout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence:
En moi seul désormais mettez votre espérance;
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance:
Sans doute, elle est à craindre; et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens?
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfants de Tantale?
Parlez-lui; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage;
Que ce passage heureux, et si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mere autorise,
L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité:
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici, votre indulgence et le nom de son pere
Nourrissent son orgueil au sein de la misere;

Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, et des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous; et d'un œil moins austeré
Envisagez ces lieux, et sur-tout une mere.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mere, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grace pour vous; vos droits vous sont
rendus.

ÉLECTRE.

Ah, madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

Eh! quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ses enfants trop long-temps divisés.

ÉLECTRE.

Ah! parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même, et votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Mycene et d'Argos espérer l'héritage:
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.

D'Egisthe contre vous j'ai su fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistene.
Plistene est d'Epidaure attendu chaque jour,
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ÉLECTRE.

A quel oubli, grands dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille,
Madame? osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui? moi? la sœur d'Oreste!
Electre au fils d'Egisthe, au neveu de Thyeste!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egisthe cent fois m'en avait menacée,
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez; de cet affront je vois trop bien la cause,
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage:
Assurer à Plistene un sanglant héritage;
Joindre un droit légitime aux droits des assassins;
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il acheve, à vos yeux, de déchirer mon sein:

Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main.
Frappez; joignez Electre à son malheureux frere;
Frappez, dis-je; à vos coups je connaîtrai ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop; et toute ma pitié
Cede enfin, dans mon cœur, à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractere?
Tendresse, châtiments, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglants souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit.
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, et sur-tout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente:
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai malgré toi: l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mere; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds, qu'en frémissant, réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE.

Et c'est ma mere! O ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un pere, un jour plus plein d'effroi?
Hélas! j'en ai trop dit: ce cœur, plein d'amertume,
Répandait, malgré lui, le fiel qui le consume.

Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglants la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait, pour lui, tout entiere en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mere à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir, de ses tristes faveurs,
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever, en tremblant, aux dieux qui me trahissent
Ces languissantes mains que mes chaines flétrissent?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon pere, et sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mere, et me prive d'Oreste?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Chere Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangere!

IPHISE.

Espérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mere,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,

Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Grands dieux! Oreste! lui? serait-il bien possible?
Ah! gardez d'abuser une ame trop sensible.
Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ÉLECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste! poursuivez; je succombe à l'atteinte
Des mouvements confus d'espérance et de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidele Pammene...
L'un des deux...

ÉLECTRE.

Je me meurs, et me soutiens à peine.
L'un des deux...?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ses yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammene, en secret, il semble se cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance;

C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frere, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute; il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît; la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'est-ce point un piege
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilege?
Allons: de mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers... Courons; mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammene m'avertit, Pammene nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ÉLECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non; vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frere, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauverent sa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, et j'en suis alarmée.
Une mere cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance:
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammene à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle: allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez; songez qu'un maître impitoyable
Nous obsede, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frere est venu, nous l'allons découvrir;

Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr:
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammene.
Je revole au tombeau, que je puis honorer:
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore;
C'est un asyle sûr; et ce ciel que j'implore,
Ce ciel, dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ÉLECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ORESTE, PYLADE.

(*Un esclave porte une urne; et un autre, une épée.*)

PYLADE.

Quoi! verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourments des descendants d'Atrée,
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste; il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidele
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zele;
J'appelais en secret ces mânes indignés;
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée:
Elle a voulu parler; sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir, entre elle et moi, de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible,
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; et je sentais ma main

Se lever, malgré moi, prête à percer son sein :
Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue.
Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer;
Elle semblait les craindre, et non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE, *à Pammene.*

O vous, qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous, vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,
Parlez; révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?
Ces deux femmes...

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mere...

ORESTE.

Clytemnestre! elle insulte aux mânes de mon pere?

PAMMENE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre et simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah! grands dieux, qui conduisez mon sort,

Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée!
Quoi! toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMENE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévere!

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire:
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leurs bras:
Electre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractere ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, dieux puissants, avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Obéissons, Pammene.

PAMMENE.

Il le faut, et je cours

Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Appaise de tes sens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire ;
Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons sur-tout Egisthe et ma coupable mere.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagere;
Si pourtant une mere a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits !

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE, *d'un côté;* ORESTE, PYLADE, *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE.

L'espérance trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammene a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur !

ORESTE, *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets; ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egisthe.

IPHISE, *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE.

Présages douloureux!

Le nom d'Egisthe, ô ciel! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ÉLECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.

(*à Oreste.*)

Eh! qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

PYLADE.

Il regne; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche! Eh! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui regne ici sur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas! ô surprise! ô douleurs!

PYLADE.

Oreste...

ÉLECTRE.

Oreste! ah dieux! il est mort; je me meurs.

ORESTE, *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon sang se souleve. Ah, princesse! ah! vivez.

ÉLECTRE.

Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre! Iphise! où suis-je? impitoyables dieux!
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monuments; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect...

ÉLECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; et devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PYLADE.

Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus grands!
Les cendres de mon frere aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée
Ne peut plus...

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs ?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah dieux !...

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout, dont les traits.... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits ;
C'est Oreste, c'est lui... Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre....

ÉLECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois,...

PYLADE.

Ciel!

ÉLECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, GARDES.

ÉGISTHE.

Quel spectacle! ô fortune à mes lois asservie!
Pammene, est-il donc vrai? mon rival est sans vie?
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

ÉGISTHE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.
(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ÉLECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste :
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le pere aux enfants, joins le frere à la sœur.
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mere trop inhumaine; ils sont dignes de vous.
(*Iphise l'emmene.*)

SCENE VI.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre!

ÉGISTHE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zele et le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes: j'ai dû vous offrir ces présents,
D'un important trépas gages intéressants;
Ce glaive, cet anneau: vous devez les connaître;
Agamemnon les eut quand il fut votre maitre;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'est vous que mon fils...

ÉGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.
Mon pere aux champs troyens a signalé son bras
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire
Qui des Grecs triomphants ont suivi la victoire.
Ma mere m'abandonne, et je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de pere.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misere.

Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

ÉGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avait proscrit ses jours;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit:
Cet ami les connut; il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire et mon zele;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi;
Seigneur... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Je sors...

ÉGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les deités du Styx marchaient à ses côtés.

ÉGISTHE.

Qui! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais, comme la reine, implorer la clémence.

De ces mânes sanglants qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :
On disait que proscrit, errant, et malheureux,
De haïr une mere il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, madame? un fils armé contre sa mere!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractere?
Il respectait son sang... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel!

ÉGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

ÉGISTHE.

Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée
Semblait tenir encor tout l'état partagé;

C'est d'Electre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi? je souffrirais...

ÉGISTHE.

Eh, madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.
(*à Oreste.*)
Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présents ; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils et la tombe du pere?
Osons-nous appeler à nos solennités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non ; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler :
Quand je connais la crainte, Egisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; et je sens que sa vue

A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cede, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi.
(elle sort.)

ÉGISTHE, *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.
En ces lieux avec nous célébrez la journée
De son couronnement et de mon hyménée.
(à sa suite.)
Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous !
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux ;
Dans ses émotions je vois votre ame altiere,
A l'aspect du tyran, s'élançant tout entiere ;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir ;
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitait mon récit ?
Je les éprouvais tous ; ma voix était tremblante.
Ma mere en me voyant s'effraye et m'épouvante.
Le meurtre de mon pere, et mes sœurs à venger,

Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, son tyran ; mon sang qui se souleve ;
Que de tourments secrets ! ô dieu terrible, acheve!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur !
Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,
Mêler le sang d'Egisthe aux cendres de Plistene,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

SCENE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammene? as-tu quelque espérance ?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre pere égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment !

PYLADE.

Quoi ! pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Epidaure ;
Il est avec Egisthe ; il glace mes esprits :
Egisthe est informé de la mort de son fils.

PYLADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus ;
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.

On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grece est délivrée.
Egisthe avec la reine en secret renfermé
Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé;
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidele,
Qui, pour le sang des rois comme moi plein de zele,
Gémissant et caché, traine encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices:
Les dieux permettront-ils que je n'acheve pas?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colere,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au pere?
Marchons; notre péril doit nous déterminer:
Qui ne craint point la mort, est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMENE.

Et bien! il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asyles;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons; et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton pere, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis; c'est l'espoir qui me reste;
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger son courage, et servir l'amitié.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammene, il est vrai, la sage vigilance
D'Egisthe pour un temps trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer est enlevé par des mains sacrileges.
L'asyle de la mort n'a plus de privileges;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammene veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pylade, ah ciel! ah, trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi!
Quoi! j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te servir;
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentiments te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

Le perfide... Il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;
Il obéit aux dieux: imitez-le, madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire;
Il accable de fers, il éleve à l'empire;

Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourments nouveaux :
Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Ses discours ont accrû la fureur qui m'inspire.
Que veut-il ? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frere,
N'avaient donc pu combler ma profonde misere !
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et, pressée en tout temps d'une main meurtriere,
Servir tous les bourreaux de ma famille entiere !
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée !
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.
Egisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine ;
De quelque nouveau crime il prépare la scene,
Pour fuir la main d'Electre il prend de nouveaux
soins ;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main ?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain ;
Il partageait ici notre douleur amere ;
Je l'ai vu révérer la cendre de mon pere.

ÉLECTRE.

Ma mere en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels ;
Ils passent, sans rougir, du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Egisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son pere?
Ma sœur, ah! si jamais Electre vous fut chere,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment :
Il faut qu'il soit terrible; il faut qu'il soit sanglant.
Allez; informez-vous de ce que fait Pammene,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille, elle a reçu l'assassin de son fils;
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mere! ah, grands dieux!... ah! je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice;
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammene avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystere.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux :
On se cache de vous; Pammene vous évite,
J'ignore comme vous quel projet il médite:

Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE.

Un repentir ! qui ? moi ! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux ;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais, plus rempli de malheurs et de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes :
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi,
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreste, Agamemnon, Electre, vous appellent :
Les voici, je les vois, et les vois sans terreur ;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah ! le barbare approche ; il vient ; ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE, *dans le fond;* ORESTE, *d'un autre côté.*

ORESTE.

Où suis-je ? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfants de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels ?
L'horreur qui regne ici m'environne et m'accable.
De quoi suis-je puni ? de quoi suis-je coupable ?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? et d'où vient que je crains de frapper ?

Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Pere, époux malheureux, chere et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE.

O malheureuse Electre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juste courroux?
(elle avance vers Oreste.)
Frappons... Meurs, malheureux!

ORESTE, *lui saisissant le bras.*

Justes dieux! est-ce vous,
Chere Electre?...

ÉLECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ÉLECTRE.

J'allais verser ton sang; j'allais venger mon frere.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger! et sur qui?

ÉLECTRE.

Son aspect, ses accents,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse!

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est
changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreste...

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé?

ÉLECTRE.

Ah! ne me trompez plus: parlez; il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre;
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ÉLECTRE.

Ah! vous me remplissez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frere...

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon pere, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, et perce ce mystere;
Ne lui résistez pas: oui, vous êtes mon frere,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse; hélas!
Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE, *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre est plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçants me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse?

ÉLECTRE.

Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dieux.

ÉLECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,
Moi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer : viens punir le coupable;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ÉLECTRE.

Ah! venez et joignez tous vos transports aux miens;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frere.

PYLADE, *à Oreste.*

Quoi! vous avez trahi ce dangereux mystere!
Pouvez-vous...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misere?
Cruel! par quelle loi, par quel ordre sévere,
De mes persécuteurs prenant les sentiments,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassements?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange...

PYLADE.

Je voulais le sauver: qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés;
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître: il était secondé;
Tout était prêt, madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Egisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée?
(*à Oreste.*)
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître: Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chere.
Tout est ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egisthe est alarmé, redoutez son transport;
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE, *à Pammene.*

Va, cours, ami fidele et sage,
Rassemble tes amis, acheve ton ouvrage.
Les moments nous sont chers; il est temps d'éclater.

SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE.

Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PYLADE.

Egisthe, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

ÉGISTHE.

Allez, et secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc! à son aspect vous semblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir:
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez! le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah dieux!

ÉGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colere.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE.

Ah! daignez m'écouter; et si vous êtes mere,
Si j'ose rappeler vos premiers sentiments,
Pardonnez pour jamais mes vains emportements,
D'une douleur sans borne effet inévitable;

Hélas! dans les tourments la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir:
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien! pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez, j'épouserai Plistene;
Parlez, j'embrasserai cette effroyable chaîne:
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever:
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistene a terminé la vie?

ÉLECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste! Egisthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ÉLECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon ame se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée

Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Égisthe était tant alarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprete funeste,
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien! s'il était vrai, si le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ÉLECTRE.

Quoi! vous hésiteriez à demander sa grace!
Lui! votre fils! ô ciel!... quoi, ses périls passés...
Il est mort; c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde: il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir...
N'importe... Je suis mere, il suffit; inhumaine,
J'aime encor mes enfants... tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

Non, madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux:
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frere,
Et, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ELECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte ;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte:
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts :
La voici ; je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Que faut-il que j'espere ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mere ?
Ah ! si... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée ;
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espere, mais je crains.
Egisthe a des avis, mais ils sont incertains ;
Il s'égare ; il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.

Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentiments d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mere
Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Egisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé,
Oreste n'était plus.

ÉLECTRE.

O comble de misere!
Je le trahis peut-être en implorant ma mere;
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammene?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressants,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zele;
Ceux même dont Egisthe est toujours entouré
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le pere,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colere:
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

ÉLECTRE.

Grands dieux! si j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jeter dans leurs esprits, trop faiblement touchés,

Tous ces emportements qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frere, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le secret de sa vie!
Si du moins jusqu'au bout Pammene avait tenté...

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, GARDES.

ÉGISTHE.

Qu'on saisisse Pammene, et qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice;
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piege effroyable ils alloient me jeter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?
(à Clytemnestre.)
Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un pere gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...

ÉGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfants de Thyeste et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Electre, et les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.
Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis;
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colere,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mere.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang, sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grace, en dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi! sa famille entiere
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa priere?
(*elle se jette à ses pieds.*)
Avec moi, chere Electre, embrassez ses genoux:
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur... Eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(*sans se mettre à genoux.*)
Cruel! si ton courroux peut épargner mon frere,
(Je ne puis oublier le meurtre de mon pere;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect.
Que je demeure esclave, et que mon frere vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frere, et tu vivras captive :
Ma vengeance est entiere ; au bord de son cercueil,
Je te vois, sans effet, abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egisthe, c'en est trop ; c'est trop braver peut-être
Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils ; et, malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mere encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, et prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide ;
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux
Sur la cendre du pere, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Grece, et pesant à moi-même !
Je t'aimai, tu le sais, c'est un de mes forfaits ;
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares ;
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chere ;
Mais Oreste est mon fils, arrête, et crains sa mere.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfants et mon pere.

ÉGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfants
Arrêteraient mes coups par des cris menaçants!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéissez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

ÉGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ÉLECTRE.

Mon frere?

ÉGISTHE.

Eh bien, est-il puni?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

ÉGISTHE.

Je suis désobéi!

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammene.
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon;

18.

Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paraître, et presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; et vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient sauver Oreste
Du pere de Plistene, et du fils de Thyeste?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez:
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours et d'Oreste et d'Egisthe:
Je suis épouse et mere; et je veux à la fois.
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste,
En défendant Oreste, elle ménage Egisthe.
Les cris de la pitié, du sang, et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.

Egisthe furieux, et brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est maître; il frappe, il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammene;
Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haine;
Ces dieux qui de mon frere armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entiere, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur;
Et tout est pour Egisthe, et mon frere est sans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PYLADE, IPHISE.

ÉLECTRE.

En est-ce fait, Pylade?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change; Electre est libre, et le ciel obéi.

ÉLECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreste regne, et c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes dieux!

ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.

Oreste! est-il possible?

PYLADE.

Oreste tout puissant
Va venger sa famille et le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospere?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre pere,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidele Pammene;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois;
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle: tout s'émeut; l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade:
Des soldats avançaient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie;
Le zele s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egisthe avec les siens d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.

La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protege, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enleve le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mere;
Il remplit les devoirs et de fils et de frere.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frere;
Voyons Oreste heureux, et consolons ma mere.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inoui, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE, *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles.
(on lui ôte ses chaînes.)

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMENE.

ÉLECTRE.

Ah! Pammene, où trouver mon frere, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un pere attend de sa justice:
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un pere.
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire;

Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux;
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces moments d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE.

Elle défend Egisthe... elle de qui le bras
A sur Agamemnon... Dieux, ne le souffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la priere, et de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grace;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mere!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derriere la scene.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derriere la scene.*

Mon fils!

ÉLECTRE.

Il frappe Egisthe. Acheve, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:

Immole entre ses bras cet infâme assassin;
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah, trop malheureux frere!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mere!
Jour à jamais affreux!

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORESTE.

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi!
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi!
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver...
Et les frappant tous deux... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi? de la main d'un fils! quoi! par ce coup funeste,
Vous...

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups:
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un pere,
Banni du monde entier par celui de ma mere,
Patrie, états, parents, que je remplis d'effroi,

Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez: conjurez leur justice et leur haine.

PYLADE.

Je te suivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux!

FIN D'ORESTE.

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES TRAGEDIES ANCIENNES ET MODERNES,

QUI ONT PARU SUR LE SUJET D'ÉLECTRE,

Et en particulier sur celle de Sophocle :

Par M. DUMOLARD, membre de plusieurs académies.

TRADUCTION

DE DEUX VERS D'EURIPIDE.

« Un bon critique suit toujours les regles de
« l'équité, et reprend en tout temps et en
« tout lieu ceux qui commettent des fautes. »

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES TRAGEDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

QUI ONT PARU SUR LE SUJET D'ÉLECTRE,

Et en particulier sur celle de Sophocle.

Le sujet d'Electre, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres et chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. Eschyle, Sophocle, Euripide, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. Virgile le témoigne par ce vers:

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

ce qui donne à entendre que cette piece était souvent représentée à Rome. Cicéron, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'Oreste fort applaudie de son temps. Suétone dit que Néron chanta le rôle d'Oreste parricide; et Juvénal parle d'un Oreste qui était d'une longueur rebutante, et auquel l'auteur n'avait pas encore mis la derniere main:

. . . . . Summi plenâ jam margine libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes.

Baif est le premier qui ait traité ce sujet en notre

langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'Electre de Sophocle: il a eu le sort de toutes les pieces de théâtre de son siecle. L'Electre de M. de Longepierre, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. de Crébillon donna sa tragédie d'Electre. Je ne connais que le titre de l'Electre du baron de Walef, qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. de Voltaire vient de nous donner une tragédie d'Oreste. Erasmo di Valvasone a traduit en italien l'Electre de Sophocle, et Ruscellai a fait une tragédie d'Oreste, qui se trouve dans le premier volume du Théâtre italien, donné par M. le marquis de Maffei, à Vérone, en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la premiere quels sont les fondements de la préférence que tous les siecles ont donnée à la tragédie d'Electre de Sophocle sur celle d'Euripide, et sur les Choéphores d'Eschyle.

Dans la seconde, j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'Oreste de traiter ce sujet sans ce que nous appelons épisodes, et avec la simplicité des anciens, et de la maniere dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisieme et derniere partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, et sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincèrement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent

en même temps le génie de la langue grecque et celui de la nôtre, qui, sans être les adorateurs serviles et aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent, et leur rendent justice, et qui joignent l'érudition à la saine critique; je récuse tous les autres juges comme incompétents.

Je ne cherche qu'à être utile: je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une maniere plus sérieuse et plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour et contre les pieces nouvelles (1). Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, et de tous ces jugements dictés par un esprit de cabale et d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis: je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

---

(1) Le P. Rapin, dans ses Réflexions sur la Poëtique, dit, après Aristote, que la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie, parcequ'elle instruit l'esprit par les sens, et qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

PREMIERE PARTIE.

De l'Electre de Sophocle.

On a toujours regardé l'Electre de Sophocle comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au temps auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite. Ce temps touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs et les modeles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputerent la victoire. Les pieces des deux antagonistes de Sophocle furent louées, furent même récompensées; la sienne fut couronnée et préférée. Toute la nation grecque et toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissements et des larmes; elle excita même des cris, qu'arrachaient la terreur et la pitié portées à leur comble: on ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit et que produit encore de nos jours la scene de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. Auln-Gelle rapporte que de son temps, sous l'empire d'Adrien, un acteur nommé Paulus, qui faisait le rôle d'Electre, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé; et comme si c'eût été l'urne d'Oreste, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris et de pleurs véritables. Effectivement cette scene est un modele achevé du pathétique: en la lisant, on se

représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes ; on croit entendre les soupirs et les sanglots interrompus de temps en temps par les cris les plus douloureux : mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succede à ce bruit ; tout le peuple semble tomber avec Electre dans le désespoir à la vue de ce grand objet de terreur et de compassion.

Si tous les Grecs et les Romains, si les deux nations les plus célebres du monde, et qui ont le plus cultivé et chéri la littérature et la poésie, si deux peuples entiers aussi spirituels et aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays et avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques et ont été en état de sentir les beautés de cette piece, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'Electre de Sophocle, il faut absolument que ces beautés soient de tous les temps et de tous les lieux.

En effet tout ce qui peut concourir à rendre une piece excellente se trouve dans celle-ci : fable bien constituée ; exposition claire, noble, entiere ; observation parfaite des regles de l'art ; unité de lieu, d'action, et de temps (l'action ne dure précisément que le temps de la représentation) ; conduite sage ; mœurs ou caracteres vrais et toujours également soutenus. Electre y respire continuellement la douleur et la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangeres. Oreste n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante ; son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur

de Chrysothemis, plus sage, plus modérée que celle de sa sœur, fait un contraste adroit et continuel avec les emportements d'Electre. Les sentiments y sont par-tout convenables. La scene d'Electre et de Chrysothemis fait sortir le caractere de la premiere par la douceur de celui de sa sœur. Ismene, dans la tragédie d'Antigone de Sophocle, montre la même douceur par le même art, et pour faire contraster le caractere des deux sœurs. Ismene et Chrysothemis ont la même compassion et la même tendresse pour Antigone et pour Electre, pour Oreste et pour Polynice: la différence est qu'Antigone ayant un peu moins de dureté qu'Electre, Ismene de son côté a un peu plus de fermeté que Chrysothemis.

L'exposition produisait d'abord un spectacle frappant et un très grand intérêt. L'immensité du théâtre, la magnificence artificieuse des décorations qui suppose nécessairement une grande connaissance de la perspective, donnent lieu au gouverneur d'Oreste de lui faire observer deux villes, une forêt, des temples, des places publiques, et des palais. Un Français peu versé dans l'histoire et dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos et de Mycene, le bois de la fille d'Inachus, célebre par les fables d'Io et d'Argus, le palais d'Agamemnon, les temples les plus renommés, il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéressants; mais que ces objets étaient frappants pour toute la Grece! que notre théâtre est éloigné d'en offrir de pareils! Le reste du discours du gouverneur met le spectateur au fait, en très peu de mots, de l'histoire d'Oreste et de son projet, que la réponse du héros acheve d'expli-

quer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes, et d'employer d'autres armes que la ruse et le secret.

Δολοισι κλεψαι χειρος ενδικους σφαγας.

En conséquence il envoie son gouverneur annoncer à Egisthe et à Clytemnestre qu'Oreste a été tué aux jeux pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on dise que je suis mort, pourvu que je vive et que je me couvre de gloire? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal; ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τι γαρ με λυπει τουθ' οταν λογῳ θανων
Εργοισι σωθω, καξενεγκωμαι κλεος;
Δοκω μεν ουδεν ρῆμα συν κερδει κακον.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son pere, ainsi qu'Apollon l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caracteres ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans Electre, même douceur dans Chrysothemis, même sagesse dans Oreste et dans le gouverneur, même fierté dans Clytemnestre. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre Sophocle. On dira que l'intrigue est très simple; je l'avoue, et je crois même que c'est la plus grande beauté de la piece. Cette simplicité irait au

détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. Sophocle, ajoute-t-on, manque de certains traits délicats et fins que la tragédie a pu acquérir avec le temps. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, et Sophocle en particulier, connaissent peu ces faibles ornements. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits; il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'Oreste, qu'on dit avoir été tué aux jeux pythiens, dont on fait une très longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué, il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel; il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour Oreste; et cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvements précédents de terreur et de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, Oreste foule aux pieds cette crainte, parceque le but de la tragédie est d'empêcher de craindre, avec trop de faiblesse, des disgraces communes. Sophocle ménage la crainte des spectateurs, en faisant mépriser par Oreste ce mauvais présage : la crainte du héros se porte tout entiere sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse

que toute la nation grecque avait pour ces jeux : en effet c'était un des endroits de la piece les plus applaudis. On passait à Sophocle l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, et de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'Oreste était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grece accourait aux jeux pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycene ou d'Argos, qui y eût assisté? cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu, quand le gouverneur faisait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le temps de la représentation, est si pressée, que Clytemnestre et Egisthe sont tués avant qu'ils aient le temps d'être détrompés; et encore un coup le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation, la beauté, la sublimité du style dans lequel il est écrit, l'emporterent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que Sophocle, ainsi qu'Euripide, ne devaient pas faire de Pylade un personnage muet. Ils se sont privés par là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut qu'Egisthe ne paraisse qu'à la derniere scene, et pour y recevoir la mort? Quel personnage que celui d'un roi qui ne vient que pour mourir! Cependant il ne semble pas

absolument nécessaire qu'Egisthe paraisse plutôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la piece, qu'il n'a pas besoin d'introduire plutôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde qu'Oreste avait tué sa mere de propos délibéré pour venger le meurtre de son pere. Il n'était pas permis de déguiser ni de changer une fable universellement reçue (1); c'était même ce qui faisait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action (2): aussi voit-on qu'Eschyle et Euripide ont exactement suivi, comme Sophocle, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de Clytemnestre, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, et sans contredit beaucoup plus théâtrale et plus tragique, que le meurtre de Camille exécuté par Horace.

---

(1) Il faut que Clytemnestre soit tuée par Oreste. Aristot. de Poët. c. 15.

(2) Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent; car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le P. Rapin, Clytemnestre tuée par son fils Oreste, dans Eschyle, parcequ'elle avait tué son époux; et l'on ne peut voir sans compassion mourir Hippolyte, parcequ'il ne meurt que pour avoir été sage et vertueux. *Voyez* Réflexions sur la Poëtique.

Elle me paraît moins atroce, en ce que Camille est innocente, et Clytemnestre est coupable du plus grand des crimes; crime dont elle se glorifie quelquefois, et dont elle n'a qu'un léger repentir: en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que Camille qui regrette son amant, et dont tout le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai sujet de la piece; car cette mort est préparée et attendue; et celle de Camille, dans les Horaces, n'est qu'un évènement imprévu, qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse, et un cinquieme acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la piece. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans Sophocle, la punition des deux époux étant le seul sujet de la piece. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de Clytemnestre: « O mon fils! mon fils, « ayez pitié de celle qui vous a mis au monde! »

. . . . Ω τεκνον, τεκνον,
Οικτειρε την τεκουσαν.

On frémissait à cette terrible, quoique juste, réponse d'Electre: « Mais, vous-même, avez-vous eu « pitié de son pere et de lui? »

Αλλ' ουκ εκ σεθεν
ῳκτειρεθ' ουτος, ουθ' ο γεννησας πατηρ;

On tremblait à cette effrayante exclamation d'E-

« lectre à son frere : « Frappe, redouble, si tu le « peux. »

. . . . παισον, ει σθενεις, διπλην.

Après quoi Clytemnestre expirante s'écrie : « Encore une fois, hélas! »

ω μοι μαλ' αυθις!

« Qu'Egisthe, poursuit Electre, ne reçoit-il le « même traitement » !

Ει γαρ Αιγισθῳ θ' ομου·

Egisthe, qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'Oreste massacré, et découvrant celui de sa femme ; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement et en homme libre, et à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture ; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant et le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche et efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentiments fades et doucereux auxquels nous donnons le nom de galants, et qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'Agamemnon, à son malheur, et à sa vengeance? il entrait dans ces sentiments autant qu'Oreste lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce

prince était coupable de tuer sa mere; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de Clytemnestre était juste, et son fils n'était coupable que par l'ordre formel des dieux qui le conduisaient pas à pas dans ce crime, par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui faisaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait; « Qui nos « homines quasi pilas habent ». Ainsi, en condamnant Oreste autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point Sophocle, et ils le comblaient, au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eue pour l'Electre de Sophocle. Le parallele de cette piece avec celles d'Euripide et d'Eschyle sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite et l'intrigue de la piece de Sophocle sont plus belles et plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'Electre, que nous avons sous le nom d'Euripide, fût de ce grand maître; on y trouve moins de chaleur et moins de liaison; et l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savants de la célebre école d'Alexandrie ont non seulement rectifié et corrigé, mais aussi altéré et supposé plusieurs poëmes anciens. Electre était peut-être mutilée ou perdue de leur temps; ils en auront lié tous les fragments pour en faire une piece suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les

fameux vers cités par Plutarque (dans la vie de Lysandre) qui préserverent Athenes d'une destruction totale, lorsque Lysandre s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseraient de fond en comble, un Phocéen chanta ce beau chœur; et tous les convives en furent si émus qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits et d'aussi grands personnages.

Dans Euripide, Electre a eté mariée par Egisthe à un homme sans bien et sans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maison conforme à sa fortune. La scene est devant cette maison; ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'Electre, qui, à la vérité, par respect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la scene, en fait l'exposition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui se trouve dans presque toutes les premieres scenes d'Euripide, rend ses expositions la plupart froides et peu liées avec la piece.

Oreste est reconnu par un vieillard en présence de sa sœur, par une cicatrice qu'il s'est faite au-dessus du soureil en courant, lorsqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaissance trop brusque, et celle de Sophocle trop trainante. Il semble qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, et qu'ils n'aient connu ni le génie ni les graces des deux tragiques.

Oreste va ensuite avec son ami Pylade assassiner

Egisthe par derriere, pendant qu'il est penché pour considérer les entrailles d'une victime: ils le tuent au milieu d'un sacrifice et d'une cérémonie religieuse, parceque tous les droits divins et humains avaient été violés dans l'assassinat d'Agamemnon, commis dans son propre palais par une ruse abominable, et lorsqu'il allait se mettre à table et faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'Egisthe contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, etc., ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes, et autres choses qui amenènt les reconnaissances.

Le récit qu'Electre et son frere font de la maniere dont ils ont assassiné leur mere, qui ne vient sur la scene que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scene de Sophocle, que j'ai rapportée ci-dessus. Oreste est livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'Electre, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frere, d'avoir conduit sa main, parcequ'Oreste s'était couvert le visage de son manteau, Electre, dis-je, est épargnée. Sophocle certainement l'emporte ici sur Euripide; mais les Dioscures, Castor et Pollux, freres de Clytemnestre, surviennent, et loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfants sur Apollon, envoient Oreste à Athenes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'Apollon le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'Electre aura épousé Py-

lade, époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il était fils d'une sœur d'Agamemnon, et qu'il descendait d'Eaque, fils de Jupiter et d'Egine. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à M. Racine d'avoir fait de Pylade un confident trop subalterne dans Andromaque, et d'avoir déshonoré par là une amitié respectable entre deux princes dont la naissance était égale.

Quant à la piece d'Eschyle, des filles étrangeres, esclaves de Clytemnestre, mais attachées à Electre, portent des présents sur le tombeau d'Agamemnon: c'est ce qui a fait donner à la piece le nom de Choéphores, ou portenses de libations ou de présents, du mot grec χοη, qui signifie des libations qu'on faisait sur les tombeaux.

Oreste est reconnu par sa sœur dès le commencement de la piece, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, et la robe υφασμα qu'elle a tissue elle-même, il y avait sans doute long-temps.

Les anciens eux-mêmes se sont moqués de cette reconnaissance; et M. Dacier la blâme, parcequ'elle est trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de Sophocle est plus simple. Oreste dit à sa sœur: « Regardez cet anneau, c'est celui de mon « pere. »

Τηνδε προσβλεψασ' εμου
Σφραγιδα πατρος.

Il déclare ensuite que l'oracle d'Apollon lui a ordonné de tuer les meurtriers de son pere, sous peine d'éprouver les plus cruels tourments, d'être livré aux furies, etc.

Le P. Brumoy remarque judicieusement à ce sujet qu'Oreste est criminel en obéissant et en n'obéissant pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mere. Electre leve ses scrupules et l'aigrit contre elle. Le chœur lui raconte le songe de la reine, qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu de lait. Oreste jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantés.

Oreste s'introduit dans le palais d'Egisthe sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'Agamemnon. Egisthe entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. Oreste l'y tue, et reparaît pour assassiner sa mere sur le théâtre.

En vain elle lui demande grace par les mamelles qui l'ont allaité. Pylade dit à son ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux et accomplir ses serments : « Préférez-« vous, ajoute-t-il, vos ennemis aux dieux mêmes »? Oreste déterminé dit à sa mere : « C'est à vous-même, « et non pas à moi, que vous devez attribuer votre « mort : »

Συ τοι σεαυτην, ουκ εγω, κατακτενεις.

Quoi de plus réfléchi, de plus dur, et de plus cruel! Il n'y a point d'oracle, de destinée, qui pût diminuer sur notre théâtre l'atrocité de cette action et de ce spectacle : aussi Oreste a beau se disculper, faire son apologie, et rejeter le crime sur l'oracle et sur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de sa mere* l'environnent et le déchirent.

Electre n'est point amoureuse chez les trois tragiques grecs : en voici les raisons. Les caracteres étaient constatés et comme consacrés dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide, parceque les caracteres étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : « Sit Medea ferox invictaque, etc. » Electre ne pouvait pas plus être amoureuse que Polyxene et Iphigénie ne pouvaient être coquettes, Médée douce et compatissante, Antigone faible et timide. Les sentiments étaient toujours conformes aux personnages et aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'Electre aurait fait tomber la plus belle piece du monde, parceque ce mot aurait été contre le caractere distinctif et la situation terrible de la fille d'Agamemnon, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on parmi nous d'un poëte qui ferait agir et parler Louis XII comme un tyran, Henri IV comme un lâche, Charlemagne comme un imbécille, saint Louis comme un impie? Quelque belle que la piece fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi Electre amoureuse aurait-elle eu un meilleur succès à Athenes?

Les sentiments doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les serments indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les dieux et les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter

à la source de toutes les passions et de tous les sentiments. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouverent la terreur et la compassion. Ces deux sentiments leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur et l'attendrissement portés à l'excès précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes et dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un et l'autre, et de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, non épurée, pour me servir du terme d'Aristote, nous fait regarder comme des maux insupportables les évènements fâcheux de la vie, les disgraces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parents, des couronnes, de la liberté, et de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, et de l'observation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie et le devoir, et à supporter sans se troubler toutes les disgraces, en les voyant si fréquentes et si extrêmes dans les personnages les plus considérables et les plus vertueux; à ménager la crainte et à la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité et du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, et par la cause qui le produit; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévi-

tables et bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colere et la vengeance éternelle des dieux: la terreur de ces maux bien plus redoutables fait disparaître entièrement celle des premiers. L'Oreste de Sophocle s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. Electre méprise l'esclavage et les rigueurs de sa mere et d'Egisthe, pourvu que la mort d'Agamemnon soit vengée: il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de Sophocle, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures que la mort de son pere. Antigone rend les honneurs funebres à son frere, et ne craint point d'être enterrée vive, parceque l'ordre sacrilege de Créon est formellement contraire à celui des dieux, et qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux et les hommes, entre la mort et la colere des immortels. Oreste, dans Sophocle, n'a rien à craindre des Euménides, parcequ'il suit fidèlement les ordres d'Apollon.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil, dans la misere, et dans les supplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, et qui souffrent injustement, à ménager leur compassion, à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui désobéissent aux dieux et aux lois, qui trahissent la patrie, qui se sont souillés par des crimes.

Clytemnestre n'est point à plaindre de périr par la main d'Oreste, parcequ'elle a elle-même assassiné son époux, parcequ'elle a goûté le barbare plaisir

de rechercher dans son flanc les restes de sa vie, parcequ'elle lui avait manqué de foi par un inceste, parcequ'elle a voulu faire périr son propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de son pere. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables, de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux sacrileges, à ceux, en un mot, qui ont transgressé toutes les regles de la justice : on ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition et les tourments qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compassion qui peut l'amollir, et de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'est ainsi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur et par la compassion, sans le secours de la galanterie. C'était de ces deux sentiments que naissaient les pensées sublimes, et les expressions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, et auxquelles nous ne substituons que trop souvent des fadeurs, de jolis riens, et des épigrammes.

Je demande à tout homme raisonnable, dans un sujet aussi terrible que celui de la vengeance de la mort d'Agamemnon, que peut produire l'amour d'Electre et d'Oreste qui ne soit infiniment au-dessous de l'art de Sophocle. Il est bien question ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour et la vengeance ; loin d'élever l'ame, ces faibles ressources ne feraient que l'avilir. Il en est de même de presque tous les grands sujets traités par les Grecs. L'auteur d'Oedipe con-

vient lui-même, et cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de Jocaste et de Philoctete, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de son sujet. La nouvelle tragédie de Philoctete n'eût valu que mieux si l'auteur avait évité l'amour de Pyrrhus pour la fille de Philoctete. Le goût du siecle l'a entraîné. Ses talents auraient surmonté la prétendue difficulté de traiter ces sujets sans amour, comme Sophocle.

Mettez de l'amour dans Athalie et dans Mérope, ces deux pieces ne seront plus des chefs-d'œuvre, parceque l'amour le mieux traité n'a jamais le sérieux, la gravité, le sublime, le terrible, qu'exigent ces sujets. Electre amoureuse n'inspire plus cette terreur et cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y suppléer par des épisodes romanesques, par des descriptions déplacées, par des reconnaissances accumulées les unes sur les autres, par des conversations galantes, par des lieux communs de toute espece, et par des idées gigantesques; on ne fait que défigurer l'art de Sophocle et la beauté du sujet. C'est faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; et comme le style est d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, boursoufflé, barbare. Qu'on dise après cela que, si on avait quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne serait certainement pas son Electre; qu'on appelle ce prince de la tragédie Grec babillard: il résulte de ces invectives que l'art de Sophocle est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir, ou enfin que tous ses efforts ont été inutiles, et qu'il n'a pu y atteindre. Il semble

que le désespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot Sophocle et toute la Grece. Mais Electre, amoureuse du fils d'Egisthe, assassin de son pere, séducteur de sa mere, persécuteur d'Oreste, auteur de tous ses malheurs; Oreste, amoureux de la fille de ce même Egisthe bourreau de toute sa famille, ravisseur de sa couronne, et qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un et l'autre échoué sur le théâtre d'Athenes : ce double amour aurait eu nécessairement le plus mauvais succès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte que plus Electre est malheureuse, plus elle est aisée à attendrir; le peuple d'Athenes aurait répondu que plus Oreste et Electre sont malheureux, moins ils sont susceptibles d'un amour puéril et insensé; qu'ils sont trop occupés de leurs infortunes et de leur vengeance, pour s'amuser à lier une partie carrée avec les deux enfants du bourreau d'Agamemnon, et de leur plus implacable ennemi. Ces amants transis auraient fait horreur à toute la Grece, et le peuple aurait prononcé sur-le-champ contre une fable aussi absurde et aussi déshonorante pour le destructeur de Troie et pour toute la nation.

Cette courte analyse des deux pieces rivales de l'Electre de Sophocle suffit pour faire connaître combien celle-ci est préférable aux deux autres, par rapport à la fable (μυθος), et par rapport aux mœurs (ηθη).

Mais le principal mérite de Sophocle, celui qui lui a acquis l'estime et les éloges de ses contemporains et des siecles suivants jusqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques

subsisteront, c'est la noblesse et l'harmonie de sa diction (λέξις). Quoiqu'Euripide l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées (διανοιαι), Sophocle est au-dessus de lui par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style, et par l'harmonie. C'est ce que le savant et judicieux abbé Dubos appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à Sophocle le surnom d'abeille, c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poëtes de son temps. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie par la surprise et par la joie imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire.

Les termes pittoresques, et cette imagination dans l'expression, sans laquelle le vers tombe en langueur, soutiendront Homere et Sophocle dans tous les temps, et charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit (1). Ce mérite si rare de la beauté de l'élocution est, selon Quintilien, comme une musique harmonieuse qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs et conduit selon toutes les regles de l'art, il ne sera lu de personne s'il manque de ce mérite et s'il peche par l'élocution: cela est si vrai qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue et chez aucun peuple de poëme mal écrit qui jouisse de la moindre estime permamente et durable. C'est ce qui a fait entièrement oublier l'Electre de Longepierre, et celles dont j'ai

---

(1) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui. Hor. de Arte poet.

parlé ci-dessus : c'est ce qui a fait universellement rejeter parmi nous la Pucelle de Chapelain, et le poëme de Clovis de Desmarets.

« Ce sont deux poëmes épiques, ajoute M. l'abbé « Dubos, dont la constitution et les mœurs valent « mieux sans comparaison que celles des deux tra- « gédies (du Cid et de Pompée). D'ailleurs leurs « incidents, qui font la plus belle partie de notre « histoire, doivent plus attacher la nation française « que des évènements arrivés depuis long-temps dans « l'Espagne et dans l'Egypte. Chacun sait le succès « de ces poëmes, qu'on ne saurait imputer qu'au dé- « faut de la poésie de style. On n'y trouve presque « point de sentiments naturels capables d'intéresser : « ce défaut leur est commun. Quant aux images, « Desmarets ne crayonne que des chimeres, et Cha- « pelain, dans son style tudesque, ne dessine rien « que d'imparfait et d'estropié ; toutes ses peintures « sont des tableaux gothiques. De là vient le seul « défaut de la Pucelle, mais dont il faut, selon « M. Despréaux, que ses défenseurs conviennent, « le défaut qu'on ne la saurait lire. »

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Boileau, Art poétique.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie d'Oreste.

Il n'est pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les sujets que les anciens ont traités ou

n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés. La différence des temps et des lieux ne fait que de très légers changements; car le vrai et le beau sont de tous les temps et de toutes les nations. La vérité est une; et les anciens l'ont saisie, parcequ'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie est une imitation. Phedre et Iphigénie en sont des preuves convaincantes. On sait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modeles. Ils se sont écartés en effet de la nature, et il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'Oedipe de Corneille est tombé est une bonne preuve de cette vérité. Corneille voulut s'écarter de Sophocle, et il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins utile, c'est que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toujours remplis de leur esprit, au point de se rendre propres leur harmonie et leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modeles du bon goût et du style soutenu, ils se formaient peu-à-peu à l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres, sans modeles, sans regles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire que de raisonnable en avançant que l'auteur de la tragédie d'Oreste a imité Sophocle autant que nos mœurs le lui permettaient; et, quelque estime que j'aie pour la piece grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a représenté Electre et son frere toujours occupés de leur douleur et de la vengeance de leur pere, et n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractere que Sophocle, Eschyle, et Euripide, leur donnent; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même résolution dans les deux Electres de poignarder le tyran; même douleur en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'Oreste; mêmes menaces, mêmes emportements dans l'une et dans l'autre; mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter Electre étendant sa vengeance sur sa propre mere, se chargeant d'abord du soin de se défaire de Clytemnestre, ensuite excitant son frere à cette action détestable, et conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendus plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, et il a même semé dans le rôle d'Electre, tantôt des sentiments de tendresse et de respect, et tantôt des emportements, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de Pylade et de Pammene me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de Sophocle. On sait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs, accompagnés de musique et de danse: à en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder et augmenter le terrible et le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique; elle exprimait, elle peignait les pensées les plus sublimes et les passions les plus violentes; elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'Eschyle

coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes, de principes d'équité, de vertus, et de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer par les rôles de Pylade et de Pammene à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un et dans l'autre personnage! et quels sentiments l'auteur donne au premier! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scene où Pylade dit à Oreste :

C'est assez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

L'autre est tiré de la scene où Pylade dit à Electre qu'Oreste obéit aux dieux:

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame :
Il conduit les mortels ; il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire ;
Il accable de fers, il éleve à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux...

Le fond du rôle de Clytemnestre est tiré aussi de Sophocle, quoique tempéré par la Clytemnestre d'Euripide. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que Clytemnestre est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant Electre, elle en-

tend ses reproches; et il est certain que si Electre lui répondait avec plus de circonspection et de douceur, il serait impossible qu'alors Clytemnestre ne fût pas émue, et ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'Oreste, pour se conformer plus à nos mœurs, et pour nous toucher davantage, rend Electre moins féroce avec sa mere, il fallait bien qu'il rendît Clytemnestre moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. Electre est touchée quand sa mere lui dit:

Mes filles devant moi ne sont point étrangeres;
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été cheres:
Je n'ai point oublié mes premiers sentiments;
Et, malgré la fureur de ses emportements,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mere
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un pere,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

Clytemnestre à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportements. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres:

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mere, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir:
J'ai pleuré sur ma mere, et n'ai pu vous haïr, etc.

Mais ensuite, quand cette même Electre, croyant sa mere complice de la mort d'Oreste, lui fait des reproches sanglants, et qu'elle lui dit:

Vous n'avez plus de fils; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel...
Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il acheve, à vos yeux, de déchirer mon sein:
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main:
Frappez; joignez Electre à son malheureux frere;
Frappez, dis-je; à vos coups je connaîtrai ma mere.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir Clytemnestre irritée reprendre alors toute sa dureté, et dire à sa fille:

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, et sur-tout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente:
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi: l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mere; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure!

Ces passages de la pitié à la colere, ce jeu des passions, ne sont-ils pas véritablement tragiques? et le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puisant également dans l'antiquité et dans la nature, a saisi tout ce que l'une et l'autre pouvaient fournir?

Mais quand Electre parle au tyran, son caractere inflexible est tellement soutenu, qu'elle ne se dément pas même en demandant la grace de son frere:

Cruel, si vous pouvez pardonner à mon frere,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon pere;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect.

Je demande si, dans l'intrigue d'Oreste, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder Oreste dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son pere; si la rencontre du vieillard Pammene, et la scene qu'Oreste et Pylade ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie; et si on peut la voir sans en être attendri. La derniere scene du second acte entre Iphise et Electre, qui est une très belle imitation de Sophocle, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la piece d'Oreste me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'Agamemnon, dès la seconde scene, et que l'auteur a imité d'Eschyle, mettrait seul au fait, avec ce qui le précede, le spectateur le moins instruit. Electre peut-elle, après ce récit. exprimer son état d'une maniere plus précise et plus entiere qu'elle ne le fait dans ces trois vers:

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frere;
Mes mains portent des fers, et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits et des persécuteurs.

Le dessein de tromper Electre pour la venger, et d'apporter les cendres prétendues d'Oreste, est entièrement de Sophocle. L'oracle avait expressément ordonné qu'on vengeât la mort d'Agamemnon par la ruse, δολοισι, parceque ce meurtre avait été commis de même, et que la vengeance n'aurait pas été complete si les assassins avaient été punis par un autre que le fils d'Agamemnon, et d'une autre maniere que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans Euripide, Egisthe est assassiné par derriere tandis qu'il est penché sur une victime, parcequ'il avait frappé Agamemnon lorsqu'il changeait de robe pour se mettre à table : cette robe était cousue ou fermée par le haut, de sorte que le roi ne put se dégager ni se défendre; c'est ce que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtements de mort*, et *de piegè*.

L'auteur français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'Oreste désobéit et qu'il se découvrît à sa sœur. Cette sage défense était d'ailleurs nécessaire pour la réussite de son projet. La joie d'Electre aurait assurément éclaté, et aurait découvert son frere. D'ailleurs que pouvait en sa faveur une princesse malheureuse et chargée de fers? Pylade a raison de dire à son ami que sa sœur peut le perdre et ne saurait le servir; et dans un autre endroit:

Renferme cette amour et si tendre et si pure.
Doit-on craindre, en ces lieux, de domter la nature?
Ah! de quels sentiments te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

C'est cette menace des dieux qui produit le nœud et le dénouement ; c'est elle qui retient d'abord Oreste, quand Electre s'abandonne au désespoir à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frere, c'est elle qui est la cause de la résolution furieuse que prend Electre de tuer son propre frere; qu'elle croit l'assassin d'Oreste ; c'est cette menace des dieux qui est accomplie quand ce frere trop tendre a désobéi ; c'est elle enfin qui donne au malheureux Oreste l'aveuglement et le transport dans lesquels il tue sa mere; de sorte qu'il est puni lui-même en la punissant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens que les dieux punissaient la moindre désobéissance à leurs ordres comme les plus grands crimes; et c'est ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'Oreste, au troisieme acte :

Eternelle justice, abyme impénétrable,
Ne distinguez-vous point le faible et le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cede à sa voix ? (1)

Ce ne sont pas là de ces vaines sentences détachées; ces vers sont en sentiment aussi-bien qu'en maxime: ils appartiennent à cette philosophie natu-

(1) La scene de la tragédie d'Oreste, où se trouvaient ces vers, a été supprimée et remplacée par les trois premieres scenes de cette édition. On la trouvera avec les variantes.

relle qui est dans le cœur, et qui fait un des caracteres distinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paraître les Euménides avant le crime d'Oreste comme les divinités vengeresses du meurtre d'Agamemnon, et comme les avant-courieres du crime que son fils va commettre? Cela me paraît très conforme aux idées de l'antiquité, quoique très neuf; c'est inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'Oreste: au lieu que, dans Euripide et dans Eschyle, Oreste est livré aux furies, parcequ'il a tué sa mere; ici Oreste ne tue sa mere que parcequ'il est livré aux furies; et il leur est livré, parcequ'il a désobéi aux dieux, en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces Euménides sont évoquées!

Euménides, venez, soyez ici mes dieux;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi...
Les voici; je les vois, et les vois sans terreur:
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur, etc.

L'auteur de la tragédie d'Oreste a sans doute eu tort de tronquer la scene de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter et de sentir des morceaux d'une aussi grande force, et des traits aussi mâles et aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, et qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des

scenes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau et l'endroit le plus pathétique de la piece. A la vérité, il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de Plistene, fils d'Egisthe; ce n'est point une urne vide et postiche. La mort d'Agamemnon est déja à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi; présent qui inspire et la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, et la douleur dans celui d'Electre qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens de recueillir les cendres des morts, et principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette scene infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inspirer la vue des cendres de Plistene, premiere victime de la vengeance d'Oreste. D'ailleurs la situation de l'urne dans les mains d'Electre produit un coup de théâtre à l'arrivée d'Egisthe et de Clytemnestre. La douleur même et les fureurs d'Electre persuadent le tyran de la vérité de ce que Pammene vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'Oreste en présence d'Egisthe: ce récit aurait eu, dans notre langue et suivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de Sophocle. Le nouvel auteur suppose qu'Oreste et l'étranger se sont vus à Delphes. « Aisément, *dit Pylade*, les « malheureux s'unissent; trop promptement liés, « promptement ils s'aigrissent ». Oreste a dit plus haut à Egisthe qu'il s'est vengé sans implorer le secours

des rois. Cette supposition est simple et tout-à-fait vraisemblable; et je crois qu'Egisthe, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter, sans entrer dans un examen plus approfondi: on croit très aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs Clytemnestre interrompt cette conversation qui l'accable; et l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans Sophocle, qu'il n'est pas possible à Egisthe d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant, comme le caractere d'un tyran est toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'Electre et d'Oreste, fondée sur la force de la nature et sur le cri du sang, en même temps que sur les soupçons d'Iphise, sur quelques paroles équivoques d'Oreste, et sur son attendrissement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'Oreste, en se découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toujours touchantes, à moins qu'elles ne soient très mal-adroitement traitées; mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas, qui servent à faire un nouveau nœud, à le resserrer, et qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toujours à deux personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence et de grandes infortunes; mais si ce bonheur passager les rend encore plus misérables, c'est alors que le cœur est déchiré, ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'Oreste a imitée de Sophocle, et qu'il n'a pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien; je crois que si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure Electre, Iphise, et Pylade, saisis d'effroi, et marquant chacun leur surprise aux cris de Clytemnestre; ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athenes, et cela avec d'autant plus de raison que Clytemnestre inspire beaucoup plus de pitié dans la piece française que dans la piece grecque. Peut-être qu'à la premiere représentation, des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit et embarrassé par la foule des spectateurs, pour y jeter quelque ridicule. Mais comme il est très certain que la chose est bonne en soi, il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue malgré tous les discours et toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre et les décorations d'une maniere qui favorisât ce grand tableau. Enfin il me paraît que celui qui a heureusement osé faire paraître une ombre d'après Eschylè, et d'après Euripide, pourrait fort bien faire entendre les cris de Clytemnestre d'après Sophocle. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie, qui ne consiste pas dans les sentiments galants, ni dans les raisonnements, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point, dans Oreste, au meurtre

de sa mere, comme dans l'Electre de Sophocle, et encore plus dans celle d'Euripide et d'Eschyle. Ce qu'elle crie à son frere dans le moment de la catastrophe la justifie:

. . . . Acheve, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:
Frappe; immole à ses pieds cet infâme assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation, qui voit tous les jours sans horreur le dénonement de Rodogune, et qui a souffert celui de Thyeste et d'Atrée, pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe: rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un pere qui voit sur le théâtre même le sang de son propre fils innocent et massacré par un frere barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire et forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien; et la Divinité y est plus ménagée; elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison Oreste qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la piece. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature; il n'est malheureux que pour avoir été tendre: il inspire ainsi la compassion et la terreur; mais il les inspire épurées et dignes de toute la majesté du poëme dramatique: ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame, ce n'est point une compassion

mal entendue, fondée sur l'amour le plus étrange et le plus déplacé, qui serait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait Pylade, je ne sais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudissements redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-dessus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'Euripide, où le meurtre d'Egisthe est raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les spectateurs sont d'autant plus satisfaits qu'elle n'est en aucune façon annoncée, qu'elle est à la fois étonnante et vraisemblable, et qu'elle conduit naturellement à la catastrophe?

Ce n'est pas un de ces dénouements vulgaires dont parle M. de la Bruyere, et dans lequel les mutins n'entendent point raison. On voit assez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en faisant dire à Pammene, dès le troisieme acte:

La race des vrais rois tôt ou tard est chérie (1).

Je demande après cela si la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui ressuscite l'antiquité dans toute sa noblesse, dans toute sa grandeur et dans toute sa force, et qui y joint les plus grands efforts de la nature, sans aucun mélange des petites faiblesses et des misérables intrigues amoureuses, qui déshonorent le théâtre parmi nous?

L'impression de la piece met en liberté de juger du mérite de la diction, des pensées, et des sentiments dont elle est remplie. On verra si l'auteur

(1) On trouvera ce vers dans les variantes.

a imité les grands modeles, et de quelle maniere il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de pensées tirées de Sophocle : cela était inévitable, et d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'Euripide, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même : telles sont ces pensées de Clytemnestre :

Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Vous frappez une mere, et je l'ai mérité.

. . . . ουχ ουτως αγαν
Χαιρω τι, τεκνον, τοις δεδραμενοις εμοι...

Et celle-ci d'Electre, qui a été si applaudie :

Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse?

Πεποιθαδ' η χρη μηκεθ' ηγεισθαι θεους
Ειτα δικ' εσται της δικης υπερτερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs subalternes, même de ceux qui contribuaient à la catastrophe, que des personnages muets, ce qui valait infiniment mieux que des dialogues insipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidents dans la même piece. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreste de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences; et plût au ciel que le goût en passât! Sophocle et Euripide ont mieux aimé ne point faire parler Pylade que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle piece tous les rôles sont intéressants et nécessaires.

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens dans les sujets qu'ils ont traités.

Plus mon zele pour l'antiquité, et mon estime sincere pour ceux qui en ont fait revivre les beautés viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération et de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'Electre de M. de Crébillon, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette piece contre les anciens en général, et en particulier contre Sophocle, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque M. de Crébillon traite de préjugé l'estime qu'on a pour Sophocle depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques grecs à rendre Electre tout-à-fait à plaindre; puisqu'il ose avancer que l'Electre de Sophocle a plus de férocité que de véritable grandeur, et qu'elle a autant de défauts que la sienne, n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, et de déposer en quelque façon à la postérité qu'à la gloire de notre siecle il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable savant, qui n'ait été révolté de ces expressions? Mon dessein n'est que de faire voir,

par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déja dit, s'écarter des anciens dans les sujets qu'ils ont traités, sans s'éloigner en même temps de la nature, soit dans la fable, soit dans les caracteres, soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art; et ces anciens, l'objet de leur mépris, ne consultaient que la nature; ils puisaient dans cette source de la vérité la noblesse, l'enthousiasme, l'abondance, et la pureté. Leurs adversaires, en suivant une route opposée, et en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que bassesse, que froideur, que stérilité, et que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions auxquelles tout homme de bon sens peut aisément faire la réponse.

Comment Electre peut-elle être chez M. de Crébillon plus à plaindre et plus touchante que dans Sophocle, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractere, qui, de l'aveu même de l'auteur, ne produit rien, qui jette enfin une espece de ridicule sur le personnage le plus terrible et le plus inflexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, et qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur et la vengeance? N'est-ce pas comme si on mettait sur le théâtre Cornélie amoureuse d'un jeune homme après la mort de Pompée? Qu'aurait pensé toute l'antiquité si Sophocle avait rendu Chrysothemis amoureuse d'Oreste, pour l'avoir vu une fois combattre sur des

murailles, et si Oreste avait dit à cette Chrysothemis:

Ah! si, pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre
Avec quelque valeur, et l'amour le plus tendre:
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tentés ce cœur *charmé de vos attraits!*

Qu'aurait-on dit dans Athenes, si, au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siecles, Sophocle avait introduit Electre faisant confidence de son amour à la nuit?

Qu'aurait-on dit, si, la premiere fois qu'Electre parle à Oreste, cet Oreste lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'Egisthe, et si Electre l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran?

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'Egisthe s'écrier:

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Qu'aurait-on dit d'une Electre surannée, qui, voyant venir le fils d'Egisthe, se serait adoucie jusqu'a dire:

. . . Hélas! c'est lui... Que mon ame éperdue
S'émeut et s'attendrit à cette chere vue!

Qu'aurait-on dit, si on avait vu le παιδαγωγος, ou gouverneur d'Oreste, devenir le principal personnage de la piece, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement et avilir celui qui doit faire le principal rôle; de sorte que la piece devrait être intitulée Palamede plutôt qu'Electre?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu Oreste (sans son ami Pylade) devenir général des armées d'Egisthe, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce gouverneur en fût instruit?

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la piece, que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si Sophocle avait chargé sa piece de deux reconnaissances brusquées l'une et l'autre, et très mal ménagées? Electre, qui sait ce que Tydée a fait pour Egisthe, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même Tydée est son frere? De plus comment est-il possible qu'Oreste ait été si peu instruit de son sort et de son nom?

Horace et tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix:

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi:

et j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'Electre de Sophocle, si elle avait été composée et écrite comme la française, tout-à-fait déraisonnable dans le caractere, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentiments, et sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modeles, la négligence à les étudier, et l'indocilité à s'y conformer, menent nécessairement

à l'erreur et au mauvais goût? et n'est-il pas aussi nécessaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études les fautes où sont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire observer les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne sais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, sans entendre leur langue, ont presque toujours très mal parlé la leur, et que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'Homere et de Sophocle, ont toujours péché contre l'harmonie, qui est une partie essentielle de la poésie.

On n'aurait pas hasardé impunément devant les juges et sur le théâtre d'Athenes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption se pourrait-il faire qu'on souffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lesquels la syntaxe, la propriété des mots, la justesse des figures, le rhythme, sont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'Electre de M. de Crébillon où les fautes dont je parle ne se présentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité les empêche de travailler avec soin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami sage, sévere, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'Homere, de Sophocle, de Virgile, et de Cicéron. Par exemple, lorsque l'auteur d'Electre fait parler ainsi Itys à Electre :

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;

Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre...

Je suppose que l'auteur eût consulté feu M. Despréaux sur ces vers, je ne dis pas sur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à Electre) je dis uniquement sur la langue et sur la versification; alors M. Despréaux lui aurait dit sans doute: Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du roi.

Ce *rien* n'est pas français, et sert à rendre la phrase plus barbare; il fallait dire: Vous savez si jamais j'exigeai du roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse;
Ne *m'en* imputez point la cruelle injustice.

Cet *en* n'est pas français, et la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'Itys: il ne doit point regarder comme cruel et injuste un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre Electre heureuse.

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Au prix de tout mon sang, veut dire au prix

de ma vie; et il n'y a pas d'apparence qu'on se marie quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fit,* est prosaïque, plat, et dur, même dans la prose la plus simple.

Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

Ces termes lâches et oiseux de *princesse infortunée* et de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade; il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé; il fallait dire, Tout est à craindre, si vous n'obéissez pas au roi; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi; c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. Despréaux, combien ces mots, *puisqu'il faut... laissez-en à mes feux; régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté et de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse, et de chaleur: reprenez cent fois le rabot et la lime.

Si M. Despréaux continuait à lire, souffrirait-il les vers suivants:

Qu'il *fasse que ces fers*, dont il *s'est tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils...
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine...
Egisthe ne prétend *te* faire mon époux...
Bravez-*le*, mais, du moins, du sort qui vous accable
N'accusez *donc* que vous, *princesse inexorable*...
Je voulais, par l'hymen d'Itys et de ma fille,

Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous...
Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait *de si loin* devancer le soleil?

Ce même Despréaux aurait-il pu s'empêcher de rire lorsqu'Electre dit à Egisthe:

Poür cet heureux hymen ma main est toute prête;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque et cette pointe lui aurait paru précisément de la même espece que celle de Théophile, qu'il releve si bien dans une de ses judicieuses préfaces.

Ah! voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Les vers de l'auteur d'Electre ne sont pas moins ridicules: *en faveur de ton sang* signifie, *en faveur de ton fils*, et non pas *en faveur de ton sang versé*. Cette pointe *de ton sang*, et de celui qui répandra ton sang, vaut bien la pointe de Théophile.

Il est certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait retravaillé entièrement son ouvrage, et qu'il aurait sur-tout mis du naturel à la place du boursouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon sens et contre la langue; son censeur lui aurait crié:

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

On n'aurait point vu un héros « voguer au gré « de ses desirs plus qu'au gré des vents; la foudre « ouvrir le ciel et l'onde à sillons redoublés, et bouil-

« lonner en source de feu; de pâles éclairs s'armer « de toute part; un héros méditer son retour à grands « pas; la suprême sagesse des dieux, qui brave la « crédule faiblesse des mortels; un grand cœur qui « ne manque à son devoir que pour s'en instruire « mieux; un interlocuteur qui dit: Ne pénétrez-vous « pas un si triste silence? des remords d'un cœur né « vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin « que les dieux; une Electre qui dit: Percez le cœur « d'Itys, mais respectez le mien. »

Il n'est que trop vrai, et il faut l'avouer, à la honte de notre littérature, que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement six vers de suite qui n'aient de pareils défauts, et cela parcequ'ils ont la présomption de ne consulter personne (1), ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes, de la noble simplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie grecque, les leur fait mépriser. La précipitation et la paresse sont encore des défauts qui les perdent sans ressource (2). Xénophon leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, οἱ πονοι οψον τοις ἀγαθοις. Enivrés d'un succès passager, ils se croient au-dessus des plus grands maîtres, et des anciens, qu'ils ne con-

(1) . . . . . In Metii descendat judicis aures.
Horat. de Art. poet.

(2) . . . . . Carmen reprehendite, quod non
Multa dies, et multa litura coercuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.
Horat. de Art. poet.

naissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit Juvénal. Ce n'est pas un faible effort et un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre Racine joignait à un travail infini une grande connaissance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ses beautés et de celles de leur langue et de la nôtre : il consultait de plus les juges les plus séveres, les plus éclairés, et qui lui étaient sincèrement attachés; il les écoutait avec docilité: enfin il se faisait gloire, ainsi que Despréaux, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé son style sur le leur; c'est par là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentiments, mettre de plus grands mouvements dans les intrigues; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque sur-tout n'imitera pas la pureté de leur style et du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies : mais enfin les yeux s'ouvrent; on a eu beau louer, protéger ces pieces, elles finissent par être, aux yeux de tous les hommes instruits, des monuments de mauvais goût.

. . . . Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

HORAT. de Art. poet.

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE SIXIEME VOLUME.

FIN DU SIXIEME VOLUME.







